



rédaction Jacqueline Daoud Salah Garmadi Lorand Gaspar

tunisie, pays du maghreb le

numéro : 0 d. 700 2 d. 800

l'abonnement pour 4 numéros: 5 d. 000

abonnement de soutien france, autres pays ' le numéro: 10
l'abonnement: 40 ff

abonnement de soutien 60 ff

règlement à l'ordre de J. Daoud c.c.p. 114.93 tunis

Adresse: J. Daoud 24, Rue Gamel Abdel-Nasser. Tunis

composé à tunis par Dar-Assabah 37.rue de marseille tunis
'mpnmé à tunis en août 1974 sur les presses de dar-assabah

la revue n'est pas responsable des manuscrits qui lu, sont
confiés

Abdelkrim Gabous **Poèmes**
Jean Fontaine **Tableau Général de la littérature
d'expression arabe en Tunisie depuis
l'indépendance**

Bernard Proust Mohamed **(A propos de Carthage)**
Khair Eddine Robert **Poèmes**
Levesque Hamid Tibouchi **(notes)**
Kenneth White **Soleil d'herbe (extraits)
Approches du monde blanc
La Philosophie du Fou
Interprétations d'un pin tordu**

Nord-Sud
Le Territoire de l'Etre
Déplacements
Jacques Reda Kébir **A ma mère**
Abdallah **Les Bougies de Noël**

Alain Faudemay **Journal**
Cécile Ce sari **Flaubert lecteur d'Apulée**
Moncef Ghachem **Poèmes**
Daniel Thibaut **Chaque jour je m'enfonce un peu olus
Pierre Vanacker
La falaise**

Jeunes Poètes du Maghreb

Aroussia Nalouti **Quand la faim se lève en hiver**

Poètes Hongrois

Textes en Arabe
Salah Garmadi **Paul Eluard, poète de la liberté**
Souf Abid **Trois Poèmes**

abdelkrim gabous

VOCABULAIRE.

*Sur les bancs de l'école
J'ai déchiré le derrière de
mes culottes**

*Sur les bancs de l'école
On m'avait appris le vocabulaire*

*Dans le rue
Dans notre cabane
Sur le bord de la rivière
Sous les palmiers qui dansent
Au fond de la mine
Dans les ateliers
A l'usine
Je n'ai pas trouvé ce vocabulaire*

*On m'avait appris que le sculpteur
est un artiste qui fabrique des statues
Mais moi foi cru
Que le sculpteur
Est celui qui taille au rocher
Un bloc de pierre
Sous forme de pain
Peut-être parceque j'ai faim.*

*On m'avait appris que le peintre
Est un artiste qui par les coups
magiques de son pinceau
Reproduit la nature
Mais moi j'ai cru
Que le peintre
Est celui qui par son pinceau
Le crayon ou le marteau
La plume ou la faucille
Coupe de la réalité
Un cercle sous forme de pain
-Peut-être parceque j'ai faim.*

*On m'avait appris
Que le poète
Est un artiste qui construit des phrases qui pètent
Mais moi j'ai cru que le poète est un être humain qui a le
droit de ne pas rêver
De décrire sa société
Et peut avoir la liberté
de parler
Du pain
-Peut-être parceque j'ai faim.*

REFUS

*Je ne veux pas être écrivain
Parceque tous ceux qui écrivent Ont
l'esprit Putain Et
Ceux qui écrivent sur la famine
Ne le font
Qu 'après avoir terminé leurs festins*

*(Yamma Rani Oulidek)
Je suis ton fiston ma mère
Ton fils
Avec ma peau de nord-africain
Avec ma peau grillée
Par ce soleil chaud du Sud
Ne m'oublie pas ma mère
(Ma tençanich Yamma)
je dois te retourner
(Lazem narja'lik)
Ma mère
La terre
Quand je retournerai
Je te raconterai
Je te raconterai ce qui se passe sur cette putain de terre
Je te raconterai l'histoire d'Hiroshima
Reconstruite par la pâte de chair humaine
Je te raconterai comment
On affame les innocents
Quand on leur apprend
Que leur travail doit servir les cons.
Je te raconterai l'histoire de l'exploitation
Je te raconterai Yamma
Je te raconterai
L'histoire du mineur qui trépassé
Sous les blocs de marne
Laisant une marmaille
De douze enfants sans manger
Et une veuve sans amour
et sans travail.
Je te raconterai
l'histoire du pêcheur
Qui se perd au fond des mers
Péchant les poissons et la souffrance et
ses fils qui l'attendent sans manger. Je te
raconterai Yamma*

*L'histoire de Mabrouka la mouleuse
Qui tourne la meule quarante ans
Pour mourir de faim*

*Je te raconterai Yamma
L'histoire du cheminot
Qui passe le tiers de sa vie sous les tentes
Posant les rails qui montent les pentes
Pour qu 'on ne le laisse pas prendre le train
et rejoindre sa femme qui agonise.*

*Je te raconterai Yamma
L'histoire de la lingère
Qui dissout ses mains
Pour laver le linge des autres
Et ne trouve pas d'eau
Pour laver son cadavre avant son enterrement.*

*Je te raconterai Yamma
L'histoire de la tisseuse
Qui perd la vue rayon par rayon
Pour qu'elle n'arrive pas à tisser son linceul*

*Je te raconterai Yamma
L'histoire du fossoyeur
Qui creusait les tombes de tous les morts du village
Pour qu 'il ne trouve pas qui lui creuse sa tombe.*

*Je te raconterai Yamma
L'histoire de ce peuple
Qui peine
Gémit
travaille
sue
et crève
Et ne mange pas*

*je te raconterai Yamma
Quand je retournerai.*

*Qu'importé si je suis bâtard N'ai-
je pas un père N'ai-je pas une
mère*

*N'y a-t-il pas un coin de temps
Avec vous
Un tout petit coin de temps
Poussez-vous un peu Laissez moi
une vie*

*Qu'importé si je suis injurié
Insolent
Mal élevé
Laid
Con*

*N'ai-je pas le droit à un petit soupir
Rien qu 'une petite larme
A verser dans vos torrents de mensonges.*

*Pourquoi ai-je froid tout le temps
Pourquoi ai-je faim tout le temps
O ! ma vieillesse de 25 ans.*

*N'ai-je pas le droit à un petit Cancer
Rien qu'une tuberculose
Pour dormir dans un lit
Manger servi
Rien qu'une fois. Vous savez ?*

*Je m'en fous de la maladie
Et même de la mort
Contre un petit coin de temps
Avec vous
Pour faire une vie*

*Une bouffée de cigarette
Une gorgée d'eau fraîche*

*Pourquoi ces brûlures de cigares
Sur ma peau encore non cicatrisées
Pourquoi les morsures
De votre mépris
Taillent dans mon coeur couleur de figue
Une haine couleur de sang.*

*Qu'importe
Si j'ai six doigts
Trois yeux
Dix oreilles
Un seul nez et un seul coeur
Suis-je un monstre ?*

*Hier j'ai fait un beau rêve
La mère d'Aliocha le soldat partant
La mère de AU
La mère du petit vietnamien
La mère du petit palestinien
Les mères de tous les petits
Par tous les lieux par tous les temps
Hier j'ai fait un beau rêve*

*J'ai vu
Toutes les mères retrouver leurs petits garçons
Et chaque mère posa un petit baiser ovalaire
Sur la joue d'un petit garçon
N'ai-je pas droit à un petit baiser maternel
Même un baiser pointu
Aigre
Piquant
Acide*

*Qu'importé si je suis bâtard.
Je ne veux pas de votre or
Vos esthètes
Votre morale
Et vos produits de beauté...*

*Je vous demande un peu de chaleur Ft
vous m'offrez des brûlures % vous
demande un peu de pam Ftvous
m'offrez des constipations f_e vous
Amande un peu de votre coeur Et vous
m'offrez vos culs*

*N'ai-je pas le droit de pisser
Sur l'échelle de grandeur Ou
parceque je suis bâtard Si elles
sont ainsi vos valeurs «.....
»pour celui
qui les a valorisées.*

*Si j'étais riche
J'achèterais un pain
Si j'étais courageux
Je prononcerais le mot NON
Si j'étais intelligent
J'inventerais la lettre V
Si j'étais honnête
Je détruirais l'honnêteté.*

TABLEAU GENERAL
de la littérature d'expression arabe en Tunisie depuis
l'indépendance

1 - Un constat quantitatif.

Le panorama critique que l'on va lire porte sur 123 oeuvres. Echelonné sur 17 ans, ce chiffre donne une moyenne de 7,2 oeuvres par an. Cependant cette moyenne ne rend absolument pas compte de l'évolution de l'édition au cours des dernières années. Pour ce faire, on a établi une courbe portant en abscisses les années et en ordonnées les livres. Le tableau qui en résulte montre une série de quatre directions qu'il faut d'abord définir avant d'expliquer.

A partir de 1956 la courbe est descendante pour atteindre le niveau zéro en 1959. Dès l'année suivante, une remontée lente mais progressive se fait sentir de façon à obtenir un seuil vers les années 61-66, seuil cependant inférieur à la production de la première année de l'indépendance. Pendant quelque temps, on assiste à une progression spectaculaire qui plafonne en 1970 à un chiffre trois fois supérieur au seuil de la période précédente. Enfin, depuis ce sommet, la quantité d'oeuvres produites est en faible régression.

Peut-on expliquer ce phénomène ? Voici, du moins, les hypothèses qu'on se croit autorisé à formuler. L'année de l'indépendance, un certain nombre d'écrivains ont pris le risque de publier leurs oeuvres à compte d'auteur, rendus inconscients qu'ils étaient, dans l'atmosphère d'enthousiasme général. Or ce genre d'opération s'est révélé peu rentable, d'où diminution brusque de la production. Autre fait : durant les années qui ont suivi immédiatement l'indépendance, toutes les énergies des hommes de lettres se sont engagées au service d'une administration naissante et d'un pays à construire. La littérature apparaît alors un luxe que l'on ne peut pas encore se permettre. Peu à peu, les choses se mettent en place et le seuil est vite atteint de la quantité publiable avec les moyens du bord. En 66, intervient la création de la Maison Tunisienne d'Édition : fait décisif puisque depuis sa fondation, elle assure la parution de 45% de la production littéraire locale. Enfin, pourquoi une redescende depuis 70 ? Deux possibles explications : d'abord le changement de titulaire à la

la (viTE. Le premier était un homme de lettres, le second un homme d'affaires. Or il est clair que la littérature ne rapporte rien en Tunisie. Ensuite le marasme relatif des activités de l'esprit après le tournant politique qui a vu la remise en cause du système économique. Ce ne sont que des hypothèses ouvertes à la discussion.

La simple lecture de ce tableau montre à l'évidence que la palme revient incontestablement à la poésie, sur le plan de la quantité et que le parent pauvre est la critique littéraire. Autre remarque : seule l'année 70 a vu tous les genres représentés.

Quelques précisions quantitatives encore. Les oeuvres retenues se répartissent en trois groupes :

1 - Celles produites par la MTE : 36 % de la production depuis l'indépendance.

2 - Celles éditées à compte d'auteur, publiées dans des périodiques (revues ou journaux) ou ronéotypées (en particulier critique et théâtre) : 36 %.

3 - Celles provenant de neuf éditeurs mineurs : 28 %.

Selon le volume, quatre catégories peuvent être considérées :

- moins de 100 pages: 56 oeuvres soit 46%

- entre 100 et 200: 43 oeuvres soit 35%

- entre 200 et 300: 14 oeuvres soit 11,5%

- plus de 300 pages: 10 oeuvres soit 7,5% Enfin, ces 123 oeuvres sont dues à 72 auteurs différents. Autrement dit, des mini-oeuvres, pour parler comme Rachad Hamzaoui et un manque de souffle, pour reprendre l'expression de Taoufik Baccar.

2.- Un constat qualitatif

Quelques remarques s'imposent sur le choix des oeuvres. En premier lieu, pourquoi s'être limité à la littérature d'expression arabe, alors qu'on aurait pu traiter l'ensemble de la production littéraire ? Dans le cadre de cette analyse, il a semblé assez vite que les oeuvres arabes se situaient, de façon relativement aisée, dans un certain nombre de tendances. En revanche, les livres en français, très peu nombreux de par ailleurs, font figure de tentatives isolées peu représentatives. Enfin, n'ayant pas la compétence voulue pour replacer ces dernières dans leur contexte, il m'a semblé préférable de laisser ce soin aux spécialistes de la littérature maghrébine d'expression française, tels que Jean Déjeux ou Jacqueline Arnaud.

Deuxième mise au point. Si les catégories de roman, nouvelle, poésie et théâtre ne prêtent pas encore à équivoque en littérature tunisienne, il n'en est pas de même pour la critique ou les essais. Dans la rubrique «critique», On a donc classé des travaux universitaires du niveau de la maîtrise, par exemple. En effet, ces mémoires, au nombre de cinq dans la liste actuelle, revêtent une réelle

importance tant pour les auteurs contemporains traités que pour la méthode suivie, même si ces dissertations ne sont encore connues du public que par de brèves mentions dans la presse locale. La rubrique «essais» demande également quelques commentaires. On a essayé ici de tenir compte des idées reçues sur place, idées influencées par la tradition littéraire arabo-musulmane classique. On doit reconnaître qu'une grande part de subjectivité rentre dans cette classification, mais on s'est efforcé de la réduire au minimum. C'est ainsi que rentrent dans ce domaine des ouvrages biographiques, à la manière traditionnelle, et des analyses de la littérature populaire, comme des livres dont le genre se rapprocherait davantage de l'exhortation religieuse. Si le point reste ouvert à la discussion, le choix n'en reste pas moins basé sur des critères locaux reconnus. Au reste, la frontière entre critique et essai est fragile, la seule constante résistante à l'examen étant l'existence ou non d'un appareil scientifique.

Ces préliminaires ont pu paraître longs, ils étaient cependant nécessaires pour replacer les oeuvres envisagées dans leur cadre précis.

3.- Possibilités d'expression.

A part quelques cas exceptionnels, où un auteur, grâce à ses amitiés, peut se faire éditer sans préalable, il faut reconnaître que la plupart des écrivains arabes de Tunisie doivent suivre un certain processus progressif que l'on va essayer maintenant de déterminer. L'accès à la notoriété commence normalement par l'émission radiophonique des amateurs de Belles Lettres. Un texte y est lu, commenté, jugé. S'il obtient le premier prix mensuel (20 dinars = 200 Francs), il est publié dans la revue de la radio.

Après plusieurs essais couronnés de succès, c'est - selon les dernières statistiques - au journal Sabâh (Le matin) que l'on s'adresse. Notons que celui-ci ne prend pas la nouvelle poésie. Pour une première publication, il réserve une partie de sa Page de Dimanche; ensuite le jeune écrivain a droit aux colonnes de la page culturelle. Parallèlement, on fente sa chance avec le supplément culturel d'Al-Amal (l'Action) qui sait encourager les jeunes talents. Se voir accepté dans la revue mensuelle al-Fikr (Esprit) est déjà considéré comme une certaine consécration. Eclectique, la revue ne s'identifie pas à une doctrine : elle entend plutôt donner sa chance à ceux qui se présentent, leur suggère des corrections, visant parfois à tempérer l'agressivité des textes. Plus ou moins boudée actuellement par l'aile «universitaire» des auteurs ainsi que par son aile «révolutionnaire», elle est pourtant considérée comme un bon point de départ en vue de l'édition d'un livre. La revue Qisas (Nouvelles) possédait sur elle un avantage, comme la revue Thaqâfa (Culture) : celui de patronner une collection.

Car il y a la douloureuse question d'argent : les contributions publiées dans les revues ci-dessus mentionnées ne sont normalement pas rémunérées. Il existe bien des prix occasionnels (par exemple le Prix de Sakiet : 60 dinars). Les radios étrangères, en particulier la BBC, prennent volontiers des nouvelles, des drama-

des poèmes pour leurs émissions en langue arabe (en-tiques ou u^{trS} ie texte); la radio tunisienne comprend quel-^{dinars} grammes de critique littéraire (4 dinars l'émission). Le ?/r • târp de la Culture octroie, de temps à autre, des prix d'en-aëment (150 ou 200 dinars) et la Municipalité de Tunis offre C'haoue année un Prix, si des oeuvres le méritent; de même les Festivals de Carthage et de Hammamet (500 dinars). Les pièces de théâtre peuvent être vendues à des troupes (150 dinars). Restent les droits d'auteur. Ceux-ci oscillent entre 10% et 15%, ce qui représente, pour les livres actuellement publiés, une somme allant de 150 à 450 dinars.

Imprimer à compte d'auteur ne veut pas toujours dire en être réduit à la dernière extrémité. Le but avoué peut être plus simplement le désir de voir son livre offert plus rapidement au public ou encore celui de réaliser des bénéfices plus importants : une campagne de presse bien orchestrée, des exemplaires vendus aux Lycées pour les distributions des prix de fin d'année, un petit stock conservé précieusement en prévision de l'avenir. Ce peut être, semble-t-il, une bonne affaire; encore faut-il avoir les fonds nécessaires au lancement !

Négligeant les microscopiques maisons d'édition de l'intérieur, voici comment on peut présenter leurs émules de la capitale. Tout d'abord les deux grands ténors que sont la Maison Tunisienne d'Édition (MTE) et la Société Tunisienne de Diffusion (STD) ; le nombre de leurs publications est évidemment à la mesure de leurs moyens financiers. A leur suite viennent deux librairies ; La Maison du Maghreb Arabe et la Librairie Orientale qui alimentent assez régulièrement le marché de diverses oeuvres, y compris des rééditions. Pour mémoire, rappelons que quatre autres librairies ont eu, dans un proche passé, une activité non négligeable : Le Manar (éditeur exclusif des oeuvres de Hasan Housni Abdoul-wahab), Atika (spécialisée dans les éditions de textes anciens), Najah et Bouslama (très éclectiques). A part deux textes littéraires. Gérés Productions se réserve de sortir des ouvrages de Luxe. Dans le domaine des mass-media, on a déjà signalé l'émission des Amateurs de Belles Lettres dirigée par Ahmed Loghmani et fondée par Moustapha Khraief : depuis 1963, un congrès annuel réunit les principaux auteurs, les responsables et quelques conférenciers. Le théâtre à la radio passe régulièrement des pièces en dialecte ou en arabe littéraire. Ces pièces spécialement composées pour ce but et jouées par des acteurs attitrés. Caravane en marche, de Abdelmajid Berj Jeddou, recueille ou compose sur deux thèmes : amour et patriotisme, des poésies populaires en dialecte. Il faut mentionner un certain nombre d'émissions de critique dont les titres varient ainsi que les auteurs ; dans ce domaine; la persévérance de Frej Chouchane et de Mohamed Masmouli

méritent l'éloge.

A la télé, la palme revient incontestablement à Racha'd Hamzaoui qui, successivement en 1968-9 et 70-1 a animé une émission d'abord intitulée Notre littérature dans son époque, puis Un livre et son auteur. Il a incontestablement rendu d'éminents services à la cause de la littérature tunisienne contemporaine. Après lui, Hom-

mes et plumes de Moustapha Fersi et Ahmed Kedidi, ainsi que La nouvelle tunisienne de Larousi Metoui et Mokhtar Jannet n'ont pas tenu l'espace d'une saison. La vie culturelle est systématiquement passée en revue par des émissions d'actualité dirigées par Khelifa Chateur.

On a fait plus haut allusion aux revues culturelles qui accueillent des textes littéraires. En voici maintenant une présentation globale : Fikr fEsprit) dirigée depuis 1955 par Mohamed Mzali, Oisas (Nouvelles) depuis 1966 par Larousi Metoui, Thaqâfa (Culture) depuis 1969 par Samir Ayadi et Al-Amal athaqâfi (L'Action culturelle) publié séparément par éclipses sous la responsabilité de Ezed-dine Madani, mais qui hérite d'une tradition remontant à l'indépendance. Des pages spéciales, souvent très intéressantes, paraissent régulièrement dans Idhaa (Radio), Chabab (Jeunesse),

Chaab (Peuple), Sabâh (Matin) et Mirât as-Sâhil (Miroir du Sahel).

Mention spéciale, enfin, doit être faite des deux revues de la Faculté des Lettres Les cahiers de Tunisie et Hawliyyât (Annales) qui publient parfois des études critiques de type universitaire.

Deux clubs, aujourd'hui disparus, ont joué un rôle très important dans la formation d'hommes de lettres encore contemporains. Il s'agit du Club, des Anciens de Sadiki et la Khaldouniya, Club destiné à permettre aux unilingues arabes d'avoir accès, par des livres, des cours ou des conférences, à la culture occidentale moderne. Il faut mentionner encore le club de la Nouvelle Plume, fondé le 18 janvier 1952, mais qui, depuis quelques années, n'a qu'une activité ralentie.

Le Club de la Nouvelle, fondé le 14 octobre 1964 et dirigé par Laroussi Metoui, tient des réunions hebdomadaires où les membres discutent la production qui leur est lue en vue de la publication dans la revue Qisas. Le Club des Belles Lettres dépendant de la Maison de la Culture Ibn Khaldoun et fondé en 1968 sous l'impulsion de Samir Ayadi se réunit le jeudi soir: son but est de permettre à tous les artistes (lettres, peinture, cinéma, théâtre, sculpture) de confronter leur point de vue sur les problèmes de la création artistique dans la Tunisie contemporaine. Le Journal Public qui se tenait dans les caves de la Maison de la Culture Ibn Rachiq organisait des débats sur différents sujets ayant trait à l'expression littéraire, sous la responsabilité de Khaled Tlatli. Le Club Tahar Haddad, animé par Jalila Hafsia, reçoit occasionnellement des conférenciers. En outre, chaque gouvernorat a un comité culturel et une maison des jeunes avec ses activités culturelles très diverses. Certaines cellules du parti remplissent le même rôle,

Au niveau des lycées, il existe des troupes théâtrales scolaires qui participent annuellement à une compétition nationale avec éliminatoires et finale. Ces activités ont permis un certain nombre d'expériences qui n'ont pas toujours abouti, mais n'en ont pas moins permis la découverte de talents sûrs. Le Centre Dramatique Universitaire s'est montré extrêmement dynamique ces dernières années. La troupe a participé aux festivals de Turquie et d'Algérie où elle s'est fait remarquer par ses créations originales. On peut regretter son manque de moyens d'expression publique.

La Tunisie ne compte, cette année, que quatre troupes professionnelles. La troupe Municipale de Tunis dirigée par Mohsen Ben Abdallah fait figure de privilégiée en raison de divers avantages qui lui sont concédés, sans contrepartie réelle dans la qualité et le nombre des spectacles présentés. La troupe de Stax est dirigée par Zaazaa, celle du Kef par Moncef Souissi et celle de Gafsa par Raja Ferhat : ces directeurs sont nommés par le Ministère de la Culture. Ces troupes se sont distinguées, lors des dernières saisons par des spectacles remarquables et variés. En outre, il faut compter, cette année, dans le nombre des troupes amateurs officiellement reconnues, six troupes à Tunisie et une à Sfax.

Quatre festivals sont organisés chaque année en Tunisie aussi bien pour le théâtre tunisien qu'étranger. En juillet, marchent en parallèle les festivals de Carthage (la troupe qui y participe est désignée) et de Hammamet (la troupe qui y participe est celle qui a remporté le concours ad hoc). En août, le festival de Monastir est réservé aux quatre pays du Grand Maghreb. Enfin, en novembre, la Semaine du théâtre est, en principe, réservée aux troupes amateurs tunisiennes.

4 - Analyse critique

Le courant classique

Malgré les grands bouleversements subis par le pays, la littérature de caractère classique s'affirme en poésie, dans le théâtre et la nouvelle. Classique, elle l'est dans la forme qui se veut strictement fidèle à la grande langue des siècles d'or et dans sa façon de traiter les sujets. Mais aussi dans le fond : au niveau des préoccupations, on ne sent pas que, pour les auteurs qui l'ont choisie, la littérature fasse problème. D'ailleurs la formation qu'ont reçue ces auteurs, assez divers par ailleurs, est elle aussi classique : pour la plupart, ce sont des unilingues (arabe) issus de l'université Zitouna.

Des contemplations religieuses de Naceur Saddam (né en 1919) aux réflexions sapientielles de Sadok Mazigh (né en 1906) en passant par les conseils paternels de Mokhtar Louzir' (né en 1912). on retrouve une fidélité sans faille au classicisme dans le sens le plus strict. Au terme, la lecture des périodes bien stylées qui caractérise cette production ou des vers indépendants de leur poésie sollicite invinciblement la comparaison avec le Jugurtha de Hasan Zmerli. Leçons d'histoire, ces textes qui participent au genre oratoire, réclament une déclamation avec quelque solennité, ce qui les éloigne insensiblement de la vie. Enfin il est plus difficile encore de préciser quelle fonction ces oeuvres remplissent auprès des diverses catégories de public. On se demande en effet si elles ne sont pas réservées à une couche sociale bien déterminée.

Dans un sens parallèle, voici des nouvellistes qui « traitent » de problèmes d'actualité. D'un côté, une femme Hind Azouz (née en 1926) passe en revue tous les problèmes de la jeune fille, de la femme, du couple, de la famille... De l'autre YahyèUvtohamed (né en 1931) désire dispenser le sentiment de quiétude à la femme

tunisienne et rétablir l'homme tunisien dans son unité première. Le lecteur s'interroge alors pour savoir dans quelle disposition il doit recevoir des «orientations», à moins que les auteurs ne veuillent tout simplement être le miroir fidèle des réalités politiques et sociales du moment.

C'est pourquoi on serait tenté de rechercher un lien entre l'une des expressions du théâtre tunisien en langue dialectale et la production de ces auteurs. Un tel rapprochement est assurément de nature à heurter le sens critique des partisans de l'arabe littéraire comme moyen privilégié d'expression artistique, mais l'analyse ne peut manquer de le suggérer. Que ce soit l'adaptation à la couleur locale de l'Ecole des Femmes de Molière ou la suite de Sketches mis sous le nom de Haj Klouf et créés par Ahmed Khéreddine (1905-1967), on est en présence d'une littérature moralisante et rassurante, parfois opportuniste. Le succès auprès du public est indéniable comme le montre la reprise et le développement des pièces montées autour du personnage de Oummi Traki et qui font la fortune des nuits de Ramadan à la télévision.

Le classicisme se manifeste aussi dans d'autres genres littéraires qui n'ont pas leur parfait équivalent en littérature occidentale contemporaine. Leurs auteurs s'inspirent des manières de travailler des anciens médéras musulmans, méthodes basées sur une très grande érudition. Ainsi le genre biographique, qu'il faudrait ici plutôt qualifier de hagiographique, et où excellent deux cheikhs : Fadhel Ben Achour (1909-1970) et Chadly Neifer né en 1911 A, cette tradition n'échappent pas cependant des auteurs plus jeunes et armés d'une formation nouvelle, comme par exemple Rachid Dhaouadi (né en 1936) et Ahmed Khaled (né en 1936)

Ainsi également le genre historique dans lequel il faut classer Hasan-Housni Abdoulwahab (1883-1968) qui a touché à tout ce qui a trait, de près ou de loin, à l'histoire de la Tunisie; enfin le genre exégétique où une place de choix doit être réservée au monumental commentaire coranique de Tahar Ben Achour (1879-1973). N'est-il pas significatif que le premier prix du Président pour l'encouragement à la production littéraire ait été attribué, en 1968, à ces deux derniers auteurs (ce prix d'ailleurs n'a pas été attribué une, seconde fois !).

Le courant patriotique

Aux classiques, on doit rattacher toute une production alimentée par la lutte nationale. Les énergies libérées par l'indépendance se déploient dans une poésie dont le centre est la louange du héros national, à la manière dont les poètes attirés du Moyen Age vantaient les hauts faits du calife, poésie très proche des expressions littéraires européennes de la Résistance. Ne veulent-ils pas rejoindre ces anciens aèdes dont la puissance du verbe décidait à elle seule de l'issue d'une bataille ?

Ahmed Loghmani (né en 1923) est, semble-t-il, la plus belle réussite de cette littérature traditionnelle. Son mérite est d'avoir su garder une certaine indépendance par rapport aux lieux communs propres à ce genre. Quelques uns de ses vers sont gravés sur la pierre au lieu d'exil du Président. Hadi Noomane (né en 1917 à Monastir, ville natale du Président) se situe dans la même veine. Parmi ses représentants, un autre personnage étend le genre à la révolution algérienne ou à la résistance palestinienne. Après une éclipse de quinze ans, il reprend son oeuvre en l'enrichissant d'une expérience renouvelée : il s'agit de Mounawwar Smadih (né en 1931). Enfin, dans ce courant, un poète populiste Midani Ben Salah (né en 1929) veut une littérature «engagée» plutôt dans le sens du monde ouvrier. Ses préoccupations ne sont pas étrangères aux poésies publiées par Mohieddine Khraief (né en 1932). Ils semblent marquer le début d'une transition vers des expériences neuves, comme celle de Ahmed Kédidi (né en 1946).

Il faut rapprocher la littérature populaire, ou plus exactement la poésie en arabe dialectal qui, longtemps restée pure tradition orale, commence à être enregistrée et mise par écrit. Deux hommes s'en font les promoteurs : à la radio, Abdelmajid Ben Jeddou (né en 1918) fait déclamer à des conteurs publics des poèmes amoureux ou de circonstance. Sur la base de ce matériau, il a tenté une analyse de la poésie dialectale tunisienne. Omni-présent, Mohamed Marzouqi (né en 1916) est responsable, au Ministère de la Culture, de la section de littérature populaire. A ce titre, il a présidé à la publication de diverses anthologies et d'un ouvrage de présentation générale de ces dernières. En fait, c'est un véritable polygraphe et c'est à juste titre que la Maison de la Culture Ibn Rachiqi l'a honoré.

Le courant néo-classique

Une autre génération littéraire, généralement plus jeune, bénéficie davantage que ses prédécesseurs de l'apport des autres cultures par l'intermédiaire des traductions faites au Moyen-Orient ou par le biais des écrivains arabes novateurs d'Egypte; ou du Liban. Elle comporte cependant quelques bilingues. Le néoclassicisme se manifeste surtout dans la poésie. On pourrait la caractériser par l'ambition d'utiliser la forme traditionnelle, en tant que mode d'expression prestigieux, pour traiter des sujets résolument modernes. Ainsi Jaafar Maged, (né en 1940) ne sort qu'exceptionnellement des cadres de l'ancienne métrique et va jusqu'à la défendre dans un de ses poèmes. Et c'est selon ces règles qu'il a écrit aussi bien une «élégie»-inspirée par la conquête de la lune qu'une méditation andalouse se développant en critique à peine voilée des dirigeants arabes contemporains.

On pourrait rapprocher de lui Nouredine Sammpud (né en 1932). De formation plus traditionnelle que Maged, d'une grande sensibilité poétique, célèbre déjà au Moyen-Orient, il réussit à faire passer son lyrisme débordant à travers le respect des paradigmes et des rimes. Il va cependant un peu plus loin dans la nouveauté et sa «Chanson d'un noir» nous donne un avant-goût

intéressant de ce que sera son prochain recueil déjà intitulé «Nouvelles couleurs». Zoubeida Béchir (née en 1938) faisait partie de la même école. De culture arabe et ayant vécu longtemps dans la société traditionnelle, cette poétesse profère, dans l'ensemble de sa production, une longue complainte de l'incompréhension de la personne aimée. A la tristesse et à la frustration de la femme musulmane, elle voue un culte du souvenir nostalgique qui aboutit à une explosion de la sensibilité. C'est avec grand regret qu'on l'a vue publier son dernier poème.

Dans le domaine de la prose, les manifestations du néo-classicisme se présentent de façon légèrement différente. Chez Moustapha Fersi (né en 1931), de formation moderne, elle se traduit par le respect de l'arabe littéraire même dans les dialogues. Pour le fond, son oeuvre semble cultiver une ambiguïté fondamentale : ainsi on se demande si le héros de son roman va sombrer dans le nihilisme ou s'accomplir en assumant sa propre liberté pour promouvoir celle des autres. Même problème dans ses nouvelles : l'ambiguïté se situe au niveau de la forme sans cesse renouvelée. Egalement dans son théâtre : l'un paraît antipathique mais se révèle différent en profondeur; le travail du prince sert en même temps ses intérêts privés et ceux du pays; les villageois oeuvrent pour le prince sans l'approuver!..

L'oeuvre de Fersi est d'autant plus significative que l'auteur est présent dans tous les domaines de la vie littéraire. Il rejoint ainsi Habib Boularès (né en 1933), dramaturge du passé et du présent, et Hasan Naceur (né en 1937), chantre de la pluie au pays du soleil. Ensemble, ils constituent un trait d'union entre deux générations.

Dans le domaine de l'essai, les tentatives de Mahjoub ben Milad (né en 1916), commencées à la radio et reprises en volumes, paraissent bien issues du même état d'esprit. Pour «secouer les endormis», il reprend les thèmes développés par les néomoutazilites égyptiens modernes. Enfin, la plupart des travaux critiques de caractère universitaire sont à replacer dans ce cadre : qu'il s'agisse de la poésie avec Abdelaziz Kacem (né en 1933), poète à ses heures et représentant de la Tunisie au Festival de poésie de Knokke, qu'il s'agisse de la nouvelle avec Salah Garmadi, que l'on retrouvera plus tard dans sa propre production, ou qu'il s'agisse de la plupart des maîtrises soutenues par les jeunes licenciés, les critères de jugement ne sont plus archaïques mais ne sont pas encore révolutionnaires.

Le courant réaliste

Et le roman? Le roman tunisien, de caractère ethnographique, peut-être considéré comme un essai de récupération de la civilisation arabo-musulmane, du passé national, de la lutte patriotique ou des us et coutumes. Il est qualifié, dans le pays, de *ialimi*. Ce terme, généralement traduit par «régionaliste», ne rend pas la totalité de son contenu. Il se veut enraciné dans le terroir. Mais, au-delà de l'anecdote et du détail pittoresque, ces auteurs réalistes tentent d'exprimer la condition de l'homme, pas seulement tunisien

dans un sens propre à la réalité locale. Il entend souligner que, pour tous ces jeunes, la forme est primordiale. N'ayant pas connu la lutte pour l'indépendance, puisant leur inspiration diverse à tous les sources mises à leur disposition, analysant par ce moyen la société tunisienne contemporaine, ne trouvant plus dans le régime actuel satisfaction à leurs appétits idéologiques, les jeunes auteurs se regroupent souvent pour le travail en commun, dans un souci d'éclatement des genres.

Ils sont nombreux aujourd'hui à s'exprimer, accueillis souvent par la revue bien-pensante *Al-Fikr* (Esprit! Parmi eux, émerge cependant la personnalité de Ezeddine Madani (né en 1938). Lutteur infatigable, il ne s'est pas laissé abattre par la méchante querelle orchestrée autour de son roman «L'homme nu» dont seulement quelques chapitres ont pu paraître : expérience littéraire s'attaquant aux «idées reçues» dans ce domaine. Il poursuit son expérience également dans la nouvelle, le théâtre et l'essai critique.

Le soutien qu'il a reçu montre qu'il ne fait pas cavalier seul. Quelques autres jeunes novellistes paratagent pleinement son point de vue : Samir Ayadi (né en 1947) et Mahmoud Tounsi (né en 1944) par exemple. Ils partent à la recherche de chemins nouveaux comme un jeune dramaturge, Mohamed Driss, qui, dans le cadre du centre dramatique universitaire, a donné deux pièces assez révolutionnaires. Si déjà les thèmes évoqués (libération de la jeunesse, pouvoir personnel) sortent de l'habituel - du moins pour des textes écrits en arabe à Tunis - la mise en scène et le jeu des acteurs, le choix volontaire d'une aire plane dépouillée de tout décor, montrent que l'on est en présence d'un théâtre neuf et proche du public.

Ils rejoignent un duo de jeunes poètes : Habib Zannad (né en 1948) et Tahar Hammami (né en 1947) qui sont des protagonistes de la poésie dite «sans entraves». La caractéristique de leur poésie, c'est une grande musicalité, proche de certaines nouvelles de Leila Mammi (née en 1944). La recherche d'un nouveau rythme est aussi la préoccupation de Mohamed Masmouli (né en 1940) dans ses antipoèmes, «nouvel assemblage des contradictions du réel... agression constante contre toute règle».

Et ce n'est pas un des moindres mérites du jeune critique Mohamed Benamor (né en 1949) que d'avoir recensé et analysé les aspects les plus importants de cette nouvelle tendance. Il va même plus loin, proposant une critique structuraliste de cette production, utilisant ainsi un moyen d'investigation au niveau des préoccupations de la jeune littérature tunisienne.

Enfin des écrivains plus âgés se retrouvent de plain pied avec le groupe des jeunes. On veut parler, entre autres, de Abdelkader Bencheikh (né en 1929) dont le roman a déjà inspiré un film et de Salah Garmadi (né en 1933) dont les poèmes et les nouvelles - en français et en arabe - coïncident parfaitement avec les expériences de ses cadets.

Béchar Khraïef (né en 1917) est certainement le meilleur représentant du roman tunisien. A vingt ans, il publie sa première nouvelle où il aborde déjà un thème féminin. Mais les dialogues sont écrits en dialectal et déplaisent à la critique. Puis, Khraïef se tait pendant, vingt ans. Son retour à la publication fut remarqué puisqu'il s'agissait cette fois d'un petit roman qui parut en feuilleton, dans la revue *Al-Fikr*, sous le titre de «Faillite». Critiques acerbes, une nouvelle fois, mais aussi approbations : Khraïef continue à écrire des nouvelles et publie son deuxième roman «Barg al-lil» en 1961. C'est le nom d'un jeune esclave noir qui vient vivre un grand amour dans la Tunisie mouvementée du 16-ème siècle, occasion, pour le romancier, d'évoquer la vie quotidienne de la capitale à cette époque.

Son troisième roman, l'oeuvre littéraire tunisienne la plus volumineuse à la date de sa parution en 1969, a pour titre «les régimes de dattes». Ce récit se passe entre 1910 et 1930. Il a pour principal héros le palmier, autour duquel se nouent les intrigues familiales. Tout, dans ce roman, est prétexte à description : ce sont vraiment les travaux et les jours du Sud tunisien, au même titre que l'oeuvre de Larousi Metoui (né en 1920) ou de Salah Jabri (né en 1941).

On s'est étendu sur Khraïef parce qu'il illustre bien un phénomène que l'on peut observer à propos d'autres auteurs en Tunisie. On veut parler des écrivains qui sautent une génération. En effet, ce long silence lui a permis de se retrouver de plain pied avec une nouvelle pléiade de romanciers réalistes : Abdelmajid Attia (né en 1925) qui envisage avec courage les déboires d'un jeune instituteur voulant continuer ses études, Rachad Hamzaoui (né en 1934) qui souligne l'importance de la solidarité pour donner un sens à la vie, Mohieddine Ben Khelifa (né en 1938) qui dépeint sans concession la misère d'un crève-la-faim, Abderahmane Am-mar (né en 1936) et Abdelkader Naceur (né en 1946) qui célèbrent la résistance populaire.

Deux mentions particulières sont encore à attribuer ici. La première au roman fleuve de Mokhtar Jannet (né en 1930) qui se situe au carrefour des quatre courants déjà analysés avec une intrusion dans le dernier. La seconde au livre de Mohsen Bendhiaf (né en 1932) qui définit une conception de la vie indépendante de Dieu et de la religion, par l'exaltation de l'homme, influencé en cela par les théories existentialistes telles qu'elles ont été moquées, dans la littérature tunisienne, par Mahmoud Messadi. (Notre article était déjà rédigé quand, rompant un 'silence d'avant l'indépendance, celui-ci revient à la publication).

Les préoccupations sociales de ces écrivains, l'attitude de leurs héros devant le problème du sous-développement etc... sont étudiés dans deux maîtrises de Lettres arabes soutenues en 1970 et 1971 respectivement par M. Salah Marrakchi et Yousef Ben Sassi.

Le courant formaliste

Avec le mouvement littéraire d'avant-garde, on se trouve encore au sein d'une autre génération. Le mot formaliste est pris ici

Ce qui intéresse l'historien de la littérature, c'est le fait qu'une dizaine d'années se sont écoulées entre la naissance de l'avant-garde et le moment où celle-ci a été contestée. Or on constate que, pour la littérature tunisienne contemporaine, c'est effectivement le temps qu'il faut à une génération littéraire pour apparaître. Ainsi, reprenant la division présentée ci-dessus-, on voit que la moyenne d'âge des représentants des courants classique et patriotique est respectivement de 56 et 50 ans, celle des courants néo-classique et réaliste de 40 et 42 ans, celle des formalistes de 31 ans.

Reflet de la société tunisienne, la littérature contemporaine de langue arabe l'est parfaitement. On y trouve ces écrivains à la plume immuable, sûrs d'eux-mêmes et de leur outil d'expression, adonnés à la perfection des grands siècles, tentés d'exploiter l'histoire comme une fuite dans le mythe. Les côtoie une prose en proie aux vertiges de l'abdication. Mais, entre ces extrêmes, se manifeste une littérature où la représentation authentique de la réalité locale se veut effort de récupération positive, même au moyen de prises de position polémiques. Enfin, s'y expriment les préoccupations de la Tunisie indépendante, accueillante aux apports les plus divers.

Note additionnelle : Depuis la rédaction de cet article, certains détails du paragraphe «Possibilités d'expression» sont devenus caducs, en particulier concernant les clubs, les revues et les troupes de théâtre. Nous pensons cependant que la vue globale reste valable. D'autre part, il y aurait lieu, aujourd'hui, de parler des tentatives publiées récemment par Fatma Slim, Tahar Guiga ou Ra-dhouane Kouni...

5.- Bibliographie sommaire en français.

Traductions.

IBLA : cette revue a publié, de 1958 à 1972, des traductions de 25 auteurs tunisiens contemporains. Cet ensemble sera édité, avec des compléments et mises au point

GHASI Férid : La littérature tunisienne contemporaine, dans revue *Orient* 12 (1959) 67 p.

LELONG Michel : Aspects de la littérature tunisienne d'aujourd'hui, dans revue *Confluent* 47-49 (janv.-mars 1964) 25 p.

Etudes GHASI Férid : Le roman et la nouvelle en Tunisie, MTE, 1 970, 1 26 p.

Ouvrage posthume rédigé en 1961.

MAU ME Jean-Louis : Situation du théâtre tunisien, Paris, Université 1970, 193p.

KACEM A-bdelaziz : Situation de la poésie tunisienne dans la revue *al-Fikr* de 1955 à 1965, dans revue *Arabica* (1971) 84 p.

UYTTENDALE Yos : L'auteur prépare actuellement une thèse en Belgique sur la critique en Tunisie depuis l'indépendance.

M ne me reste rien, ou presque, d'un texte impossible à écrire. Et cette impossibilité, si j'y songe, tient à l'absence même du sujet. Je n'ai rien à dire: absence aussi bien d'une pensée capable d'y atteindre, et non, comme je l'ai cru longtemps, simple paresse, ou manque de talent.

Etrange pensée.

Tout, pourtant, n'est pas perdu. Reste encore à dire ce qui ne peut l'être, à indiquer cette absence de pensée.

Les quelques mots qui me restent semblent une sorte de ruine où, archéologue de moi-même, j'aurais à fouiller, pour y deviner un plan, inventer quelque vestige, de quoi, peut-être, constituer une collection.

Mais là encore je ne veux pas être dupe: il n'y a rien, je le sais bien, que ces quelques phrases: aucun texte ne leur préexiste qu'il me serait possible de reconstituer. Ces fragments de pensée ne sont pas de vrais restes: rien ne les porte. Aucune mémoire, jamais, ne me ramènera en-deçà d'eux.

Je voulais parler de Carthage, mais il me semble que rien ne peut en être dit. Il n'y a rien à dire. Carthage n'est rien qui puisse être dit. Ou encore, simplement: Carthage n'est rien. En dire quelque chose, ce serait donc en manquer (essence, en manquant à sa vérité même, par impossibilité de dire ce qu'elle est, telle qu'elle est.

Qu'est-elle en effet? A proprement parler: RIEN_.

Non pas rien absolument, c'est entendu. Carthage n'est pas rien du tout: j'y habite... et j'habite bien quelque part. On peut, sans erreur possible, m'y trouver la plupart du temps: le lieu porte un nom. Un nom célèbre. On visite Carthage. Il y a des photos. On en parle. Et qui pourrait prétendre que Carthage est impossible à décrire, telle qu'elle est, aujourd'hui? Il n'y a là aucun argument sérieux, aucun prétexte qui puisse retenir d'écrire. Je n'ai qu'à choisir le point de vue, et l'itinéraire, les mots, la syntaxe. Cette réticence dont je semble faire ma métaphysique masque mal les vraies raisons de mon silence. Décrire Carthage n'est pas difficile: certains du reste y réussissent parfaitement qu'engagent volent-ils. les Agences de voyage: en attirant le touriste, ils remplissent leur mission d'écrivains: ils éduquent, et ils plaisent. Il faut être philosophe pour trouver à redire.

Mais là n'est pas la question. J'affirme: Carthage est indescriptible et tenter de la décrire est sans espoir, car elle n'est plus rien. Il n'y a rien à dire.

Voilà qui - je le souhaite - surprendra, ou paraîtra naturel à qui sait que la philosophie, c'est le monde à l'envers, et que, en ce sens, elle fait toujours apparaître ce qui est comme ce. qui n'est pas, et ce qui n'est pas comme ce qui est. Il n'y a pas à s'en inquiéter. Tout au plus faut-il avoir l'œil: une pensée aussi subversive risque sans doute de corrompre l'Ordre du Monde, l'Etre lui-même, en troublant quelques consciences.

Je ne cherche cependant qu'à dire ce qui est, tel qu'il est. Carthage n'est rien. A cette pensée étrange - étrange pour moi aussi, elle m'émeut - il faudra s'accoutumer peu à peu car elle est nécessaire: il appartient à l'essence même de Carthage de ne pas être.

Car je veux bien accorder que Carthage est, pour l'instant. Qu'est-elle? A cette question une réponse est sans doute possible: une réponse est toujours possible. Et dans ce cas, la réponse paraît facile... les réponses, devrais-je dire, car elles se multiplient, sans pour autant dépendre de l'opinion de chacun.

Carthage; l'une des Banlieues Nord de Tunis. Regardez la carte! Il n'y a pas à se tromper, c'est indiqué partout entre le Kram et Sidi-Bou-Saïd: Salammbô... Carthage- Byrsa... Carthage-Dermech... Carthage- Annibal... Carthage- Présidence... Mais où est Carthage ? Un peu partout... Ici et là... nulle part... Une ville n'est pas de cette manière, et puis une banlieue n'a pas d'être propre. Etre, cela réclame une autre présence que cette dispersion. La ville est informe, diffuse, écartelée, répandue, décentrée. Son nom ne dit plus rien de ce qui est: il éclate et sa fragmentation même indique plus l'éclatement de la ville que son rassemblement autour d'un centre. Ou est Carthage? La ville est sans cœur et donc sans vie, ville morte.

On vit à Carthage comme en marge de l'Etre. Y être n'est pas être. Y être, cela s'accompagne pour moi - qui suis, de plus, résident, à peine ici - d'un étrange sentiment de l'absence. Je suis ici. Je n'habite pas. Je ne m'installe pas. Je suis ici, pour le moment, pour l'instant. Ce n'est pas habiter quelque part, ce qui est être. Je sais bien ce que cela serait: habiter, bien que je n'ai pas, à propre-

ment paner, de point de chute, un coin où vivre, et mourir. Je suis bien en marge, et cela ne me déplaît pas: c'est au fond la position même du philosophe, et la nostalgie est sa pensée - mais c'est

une autre question

Je suis ce passage, et Carthage est un lieu de passage, une surface où rien ne semble plus devoir s'ancrer, où tout enracinement est voué à l'échec, comme si cette dispersion. cet éclatement dont j'ai parlé, rendait impossible une situation qu'une ville, au contraire, fonde d'elle-même en s'inscrivant dans l'être en même temps qu'elle y dispose ses habitants.

On m'objectera que je joue avec les mots et que c'est là trop de métaphysique. Et si l'on m'accorde que telle est bien devenue Carthage, aujourd'hui, c'est par un effet de l'oubli et de l'ingratitude humains mais ce qu'elle fut, dira-t-on, demeure cependant, dissimulé, enfoui, en profondeur. Sous cette surface est la véritable Carthage qu'il suffira, en creusant, de restituer à l'être en sauvant ce qui fut et n'a cependant jamais cessé d'être. A Carthage nous serions donc en pays de connaissance : un pays pour historien, un être pour archéologue, ou pour touriste, à la rigueur. Ici et là, en effet, la profondeur affleure : il suffit d'un peu de curiosité, d'un peu d'imagination, pour que renaisse la ville morte et qu'elle soit à nouveau, émouvante, ce qu'elle fut. Surface... profondeur... Ici précisément ma parole cesse. Ici surgissent les difficultés que j'ai dites, et que je me déclare presque incapable de penser. Car si une pensée est métaphysique, sans aucune retenue, c'est bien celle-là, qui paraît au contraire, évidente à chacun. Métaphysique est le comportement du touriste, dans sa absence d'émotion, dans l'inauthenticité de son discours. Que vaut en effet cette «émotion» à la vue de l'ancienne ville, celle qui fut et qu'on prétend encore parcourir? Rien. Il m'est arrivé de parcourir Carthage: l'émotion vraie est tout autre: une sorte de malaise ou je ne sais quel trouble m'interdit de jouer au touriste. Les ruines n'ont rien de poétique. Oublier pour un temps la surface, -imaginer dans sa totalité ce qui n'affleure que par endroits, cela m'est impossible. Rien n'est plus faux, rien n'est plus fabriqué que le sentiment de Chateaubriand:

«A la vue des ruines de Carthage on cherche les flammes du bûcher funèbre; on croit entendre les imprécations? J'une femme abandonnée; on admire ces puissants mensonges qui peuvent occuper l'imagination, dans des lieux remplis des plus grands souvenirs de l'histoire. De telles merveilles exprimées dans un merveilleux langage, ne peuvent plus être passées sous !» silence. L'histoire prend alors son rang parmi les Muses et la fiction devient aussi grave que la vérité» (Itinéraire).

Mensonges!. La vérité est au il n'y a non à voir, et qu'il n'y a rien à entendre! Uui ne voit en effet que cette parole-là ment? Que ce discours est délibérément faux et se refuse à dire ce qui est? Qu'il s'invente de quoi écrire? qu'il suppose un être là où il n'y a plus rien? Qu'il fait" revivre, anime, imagine, et tait ce qui est par peur du silence? Pauvre parole réduite au discours de qui meuble le silence au'il refuse, par refus de toute authenticité, par-

ce qu'il faut parler, et donc avoir quelque chose à dire... Hypocrisie de celui qui ne vit que par les mots! tout devient autre, tout masqué, faussé, détruit parce qu'un beau parleur figne son personnage!

hausse mémoire, oubli de ce qui est, tout cela au nom d'une Muse enfuie, qu'on réinvente pour les besoins de la cause. Mnémosyne assassinée...

Ici et là. oui. comme nulle part, un mur... un fossé... un débris... Portes puniques.. Tophet... Villas romaines... Citernes... Lampes... Mosaïques... Quelques pièces que les enfants, après la pluie, ramassent derrière chez moi.

Voilà Carthage, par fragments, perdue et dispersée, silencieuse, ici et là.

Et je sais que tout cela n'est rien. Que cela précisément n'est plus, et que le travail des archéologues, aussi respectueux soit-il de ce qu'il invente, est destructeur, par essence, parce qu'il attente à l'essence de ce qui fut, en faisant être ce qui n'est plus. Rendre présent, re-présenter, rendre à la Présence, c'est nier l'absence de ce qui fut, et s'interdire de la penser comme telle, dans le moment même où l'on prétend mettre à découvert et donner à voir. Il n'y a rien à faire apparaître: c'est ce qu'il faut dire: le Rien.

Voilà mon embarras, d'où naît mon refus d'une parole qui se donne à l'avance que cela est, et peut être à nouveau, pour nous. Car cela ne peut plus être, dans ces conditions, que le décor de notre activité, de notre actualité. Cela perd son sens en devenant simple héritage culturel

Quelle présence étrange en effet que celle de ces ruines ! J'y suis sensible comme à la proximité du néant, comme à la proximité de ce que nous rejetons au plus loin de nous. Et je ne saurais accorder ce sentiment à la seule bizarrerie de ma nature : je ne me connais aucune originalité à laquelle rattacher cette impression. Je ne veux que dire ce qu'est Carthage, et voici que ce qu'elle est en vérité m'oblige à n'indiquer qu'une impossibilité de la décrire. Et ces quelques pages ne procèdent que de cette volonté, par re-fus du mensonge, fût-il métaphysique. Or c'est bien mentir, ou tromper et se tromper que prétendre faire revivre ce qui est mort, et réanimer ce qui fut détruit. Il y va ici de la pensée de ce qu'est la mort et de ce qu'est la destruction : ce qui est mort ne peut l'être et ne pas l'être. Ce qui fut détruit ne peut pas ne pas l'avoir été. Le sens même de l'histoire de Carthage se joue donc ici.

A (Carthage nous respirons le parfum de l'absence. Mais d'une autre absence que celle dont nous respirons le parfum à Delphes ou à Pompéi. C'est cette impression qu'il faut essayer de dire.

Dans les ruines de la Grèce, en effet, nous percevons aussi la proximité de l'absence même, mais au sein de cette absence-là, nue chose d'autre nous parle: l'absence du divin, ou la fuite à Aoollon : 'a mort DIUS lointaine encore, celle de Dionysos. Et cette absence esi-mon destin. Il est faux que quelque antique pré-^ sence, sensible à qui veut s'y prêter, habite encore ces lieux.

Nous y sommes seuls, et d'autant plus que nous y sommes en nombre. Le sentiment de l'humaniste - qui n'est autre que celui du touriste - est faux : il entretient l'illusion d'une présence cachée et qui se maintient à travers l'histoire. Mais cela ne nous définit aucunement. Notre présence, notre présent, sont tout autres. Désormais il y a à dire l'absence même de la Grèce, car c'est de cette absence que surgit ma présence : voilà mon passé. Elle fut - et n'est plus - pour moi; cette absence m'est destinée et j'ai à la penser comme origine.

A Carthage, le sentiment est tout autre. L'absence n'est pas la même. Carthage n'est plus, et c'est une autre qualité de l'absence; elle ne porte pas ma présence, ou encore: elle ne m'est pas destinée.

Si nous pouvons penser à Carthage, nous ne pouvons le faire de manière authentique en transposant simplement nos schémas de pensée - notre philosophie - qui commande au travail de l'historien et à celui de l'archéologue; avec eux nous poursuivons en effet l'œuvre historique de destruction - en prétendant sauver - qui caractérise notre rapport au passé. En méditant la qualité de cette absence, il y va ainsi, une fois encore, de l'être même de Carthage. En cherchant à nous la représenter, à la rendre à nouveau présente, nous la détruisons à nouveau, définitivement. Telle est la manière propre de l'Occident: il voue à l'Oubli ce qu'il prétend restituer à la présence. Sa mémoire refoule ce qui fut; elle est démantèlement de l'être. En ce sens, nous continuons d'exclure Carthage de l'histoire, en prétendant l'y intégrer: son destin fut précisément de refuser cette histoire, en risquant la sienne propre. Elle est pour nous une ville en marge, exclue, ruinée. Et cela n'est pas l'effet d'un accident de l'Histoire universelle. Cela procède de son destin. L'Histoire n'est pas d'essence universelle.

Faire l'histoire de Carthage sans d'abord méditer ce que fut son destin, c'est la détruire comme telle. Ce qu'elle fut, ce que nous pouvons en dire, précède notre rapport, quel qu'il soit, au passé.

Je mesure bien la précarité de ces quelques phrases. Elles n'ont peut-être d'importance que pour moi. Et je sais aussi que le chemin que je tente d'ouvrir est impossible, ou presque. Il procède d'un désir d'échapper à son propre destin. A m'y engager avec résolution, je rêve, à terme, que quelque chose se découvrira.

Je veux dire ceci: que, pour nous, Carthage soit une ville inexistante, cela n'est pas du tout le fait du Hasard- d'une insuffisance, par exemple, de nos programmes scolaires, ou de notre incuriosité - . En effet, le récit de l'Histoire est nôtre en ce que notre subjectivité l'ordonne. Carthage ne peut appartenir à notre histoire que comme une ville exclue de l'Histoire. Ce n'est pas là simplement l'effet d'un manque chronique d'objectivité. Nous pensons ce qui est: et ce qui est, est ce que nous pensons. Ce qui n'est pas, ce qui pour nous est exclu de l'être, nous le pensons en mode propre, comme ce qui ne peut être pensé. Mais à vouloir réintégrer à l'être ce qui ne lui appartient pas, nous nous interdisons à la fois de penser ce que nous sommes et ce que d'autres sont. C'est donc à partir de lui-même qu'il faut tenter de penser ce qui n'est pas. Quelques philosophes, peut-être, comprendront que

cet effort est surtout le leur.

Carthage n'est pas, Carthage n'est plus, comme ne sont plus Sparte ni Rome, mais l'absence de Carthage est son absence. A tenter de le montrer, nous montrons du même coup ce qu'est le non-être, ou du moins nous faisons apparaître que tout dire, pour nous, jusqu'à présent, implique une structure particulière de l'être.

Carthage est vouée à la mort. La mort est son destin. La convergence de certains faits que j'indiquerai ici rapidement invite à y penser.

La fondation même de la ville, et le rite qui la répète, est un rite de mort. Le suicide de Didon et le meurtre répété des enfants, comme s'il fallait que la ville vive... Il faut voir là un trait permanent du destin de la ville, comme une prémonition de sa propre mort, et la mort même pour y parer.

La formule latine que les touristes répètent, faute de mieux, devient dans leur bouche une formule magique à laquelle, malgré eux, ils obéissent.

Ville détruite... Ville rasée et qui ne revit que comme colonie Romaine, ou Byzantine - mais qu'est-ce qu'une colonie, sinon un lieu hors de l'histoire même, sans âme propre, à la périphérie du cercle impérial, Banlieue de l'Etre, Zone qu'administré l'Etat, qui seul a droit à l'Etre ?-. Une colonie tient son être d'ailleurs, elle dépend, par essence, métaphysiquement.

Et puis, enfin, l'Oeuvre de Saint-Augustin, et le statut que la chrétienté réserve à Carthage : Cité du Mal et des Passions, Cité qui participe du Néant...

A quoi bon repérer toutes ces traces ? Pour finalement dire quoi ? Et parvenir enfin au néant lui-même ?

La tâche présente est celle même de la pensée. Nous avons aujourd'hui à penser l'être. Jusqu'à présent cette pensée fut l'affaire de la Philosophie. Pourtant, dit Heidegger, la Philosophie, c'est d'emblée l'Oubli de l'Etre. Histoire et Philosophie y trouvent leur Origine.

A méditer ce qu'est Carthage, et ce que je suis, moi qui y suis, à me demander ce qu'est ; être, il me semble atteindre aux portes mêmes de la Question : en effet, s'il apparaît bien que je n'y suis pas et que Carthage même n'est pas, ou plutôt que le mode d'être propre de Carthage, comme mon propre mode d'être, sont des modes mêmes de l'absence, restent à penser ces qualités de l'Absence, l'Absence en tant que telle, et les rapports de l'absence à l'Absence même.

L'«erreur» ancestrale qu'il nous est désormais impossible de commettre de bonne foi, serait d'affirmer la Présence, et la seule Présence. Ce serait l'inventer et fabriquer un être dont nous puissions disposer, mais qui serait certainement autre que ce qu'il est, et qui, tel qu'il est, reste à penser. Il faut donc renoncer à l'Habitude, en refusant toutes les échappatoires, même philosophiques. Il n'y a aucune présence du Passé. Le Temps n'est pas la présence même du passé. Il est : Absence. C'est cette absence qui commande notre présence. Et l'absence de Carthage est ainsi à penser comme l'absence même de ce qui fut. Là nous sommes.

Ma tâche actuelle est donc bien de renverser les représentations dont nous disposons, pour tenter de penser ce qui est. Que ce qui est ne soit précisément pas, ne soit pas nécessairement présent, mais que l'absence puisse être, que nous ayons un rapport à l'absence et que ses modes d'être puissent être dits, voilà qui doit être, sans cesse, répété.

Que cela dérouté, ou que cela étonne, cela aussi dispose.

«L'Absence elle aussi - et précisément elle - reste déterminée par un déploiement en présence de l'être parfois élevé à la puissance de l'inhabituel» (Heidegger, Sein und Zeit).

Il faudra donc nous libérer de la Présence, pour l'Absence...

Qu'il me soit aujourd'hui impossible, ou presque, de dire cette Absence, cela commande la méditation du dire lui-même. Que la parole reste indécise et ne puisse aller jusqu'à dire ce qui est tel qu'il est, vient d'abord de ce qu'elle relève d'un mode de pensée qui privilégie la seule présence, et ne laisse place à l'absence que comme présence cachée. Du non-être, pour nous, il n'y a rien à dire. Voilà qui est, pour nous, évident.

Pourtant il y a maintenant à tenter de dire le Rien. L'être de ce qui n'est pas, non comme présence cachée, mais comme absence. Peut-être est-ce simplement se vouer au silence...

Carthage, le 29 novembre 1973

BUCOLIQUE

*marais rougeoyant à la limite des seringues
où je fais la navette le soir silicose surinant
à longueur les garnements d'errance Le marais
crachat de ciel et de terre morte
affreusement suicidée!
Ici le lis accroche les poisons d'usine à sa musique,
le crime vrillé de scories rampé sur les furoncles
hisse par-dessus l'homme une ville de sang
l'éparpillé sur la face purpurine des étoiles.
La seule vie dictée par ma mémoire
répudie le matin quand la rivière renvoie
à l'iguane le son de flûte que le sable oblitère.
Mais il y a l'or effriteur d'yeux,
il y a
le molosse furieux jouxtant Dieu.*

*à ras du vent sur le versant dans ce rêve dans ma
joue dans ma voix chuchotée par le sabre le grain
s'insinue me martèle et soulève la femme non eue
giclée d'âpre cinabre*

*la source crue sur le métal qu'un ciel fourbit
d'amers éclats de rampe et le roucoulement
d'une mère démentielle éventrent le rêve
exigu en quoi je rampe*

*la montagne couvée tout l'or caché me prend à
la gorge me saboule m'étrangle et délire sur des
cordes tendues et des grimoires où pend le pays
ratissé qui dans mon sang transpire*

*et là rêvant à l'étalon simple et sauvage me
riant des forficules qui taraudent la ténèbre
effeuillée entassée sur mes crans j'exécute sous
la roche un roi apode ceint d'aspics rutilant
écrasant cette affaire roi ni moins sûr ni plus
cruel qu'un autre ce pygargue se délite dans
l'oublie délétaire avec une déité qui chevauche
et se vautre*

*outré de sang dromadaire ô simoun grillé sur
ma poitrine comme les pois-chiches saisirai-je
le poignard ou cet alloun intendant du vent
acre qui triche*

*avec une déité qui chevauche et se vautre
dans le roulis et sur le désir faste éblouie par
ma peau et mes rhadages d'apôtre que sangle
le crachat écumeux du céraste*

Un certain été, à Tunis, la chaleur étant assez lourde, j'estimai préférable de passer les après-midis, enseveli dans ma chambre, à la Maison Dorée. A l'approche du soir, les oiseaux de l'Avenue s'égosillaient à qui mieux mieux; et, lorsque d'un seul coup, leurs piailllements cessaient, je me disais que le soleil venait de disparaître et qu'il était temps de rejoindre la foule. La nuit s'insinuait doucement sous les arbres. Le crépuscule envahissait les rues. Dans l'Avenue, touffue, vernissée, rafraîchie par des vasques, s'élevait le murmure des promeneurs. Le ramage des voix, les pas légers de la jeunesse, s'entremêlaient à petit bruit. De pâles grappes de jasmin brillaient sous des quinquets. L'air était moite. Quel-les délices ! Je me faufilais parmi des êtres langoureux. Je frôlais de mon ombre leurs tête-à-tête. J'entrevois des prunelles en feu - et, par à-coups, venue des plaines du Mornag, une bouffée de vent brûlant me rappelait que j'étais en Afrique. Délices de la canicule! J'aurais aimé passer toute la nuit dans la torpeur de l'Avenue. Mais il fallait enfin rentrer. Déjà des groupes amicaux s'étaient disloqués. L'un après l'autre, les rêveurs se décidaient à s'en aller avec leurs songes. Sous le feuillage lourd, les bancs abandonnés se succédaient à perte de vue. L'Avenue maintenant était vide. Pourtant je ne renonçais pas à rôder. La solitude m'exaltait. Je suivais à la trace d'imaginaires bacchanales. Je leur prêtai d'excessives ardeurs. Rien ne m'empêchait d'animer ce désert - ni même de peupler d'apparitions lascives la Maison Dorée.

Un ancien hôpital de Tunis est entré dans l'histoire. Tout le monde sait que durant la Grande Guerre, au cours d'une épidémie de typhus, Charles Nicolle avait chaque matin, la tristesse de voir arriver à l'Hôpital Sadiki des malades fébriles, déments, dont certains s'écroulaient sur le seuil avant même de pouvoir entrer. Le typhus sévissait dans Tunis. L'épidémie dévastait les douars. Personne n'était épargné. Mais, -chose extraordinaire, bien qu'on hospitalisât pêle-mêle les typhiques avec d'autres malades, jamais dans les salles communes un seul cas de contamination ne s'était manifesté. Un beau matin, sans songer spécialement à ce mystère, Nicolle arrive à l'hôpital et il enjambe le corps d'un malade gisant devant la porte. A ce moment précis,

a-t-il raconté, il aperçut dans un éclair la solution de l'énigme. Visiblement la maladie s'arrêtait au seuil de l'hôpital. Au-delà du bureau des entrées la contagion disparaissait. Que se passait-il donc derrière cette barrière? Dépouillé de ses vêtements, le malade était savonné, rasé, débarbouillé. Il portait donc sur lui quelque chose dont on le débarrassait. L'agent de transmission du typhus devenait évident. Il ne pouvait y en avoir d'autre. C'était le pou-et même, précisons-le, le pou du vêtement. Le malicieux Voltaire n'avait pas manqué autrefois d'interroger les théologiens sur l'origine de ce parasite. Selon les textes saints, Dieu créa l'homme en dernier lieu - et cependant le pou ne peut vivre qu'aux dépens de l'homme, et de l'homme vêtu. Voltaire se délectait de cette contradiction. J'ignore si depuis lors le problème a été résolu; il nous paraît en tout cas passablement démodé. Aujourd'hui nous avons vaincu les insectes - du moins le croyons-nous. A Venise les moustiquaires ont disparu. Désormais les épouilleuses, les chercheuses de puces, appartiennent à la légende. Plus de poux! Plus de puces! Que de disparitions! Il n'y a plus d'étables à Paris - alors que pendant la Grande Guerre, une vacherie du quartier des Gobelins ravitaillait ma famille quotidiennement. Que les temps sont changés! Paris était jadis plein de bêtes. Des troupeaux de chèvres hantaient les faubourgs. Durant le Carnaval, on promenait sur les boulevards un boeuf gras, - pomponné, orné de rosés, de rubans. Et je crois même, un jour de Mi-Carême, avoir vu défiler des carrosses d'or, sans doute empruntés au Musée de Versailles. En ces temps archaïques, , partout des cavalcades et des charges éblouissantes de cuirassiers. Les souverains, en visite à Paris, se prélassaient dans des landaus attelés à la daumont. Les reines arboraient des capelines à plumes. Des plumes blanches empanachaient le bicorne des généraux. Les rois portaient des casques, eux-mêmes emplumés. Aujourd'hui plus de plumes! Et même, faute d'insectes, moins d'oiseaux dans les airs. Les papillons eux-mêmes disparaissent. Il est grand temps de repeupler le ciel. Au demeurant ce n'est pas moi qui pourrais m'en charger. S'il s'agissait de l'enfer, passe encore. Je ferais comme Dante, j'y foudroierais mes ennemis - à supposer que j'en eusse. Mais le paradis ?Ciel ! je ne parviens pas à l'imaginer. Là-haut, selon les anciens peintres les élus jouent du luth; les anges tambourinent. Ah! Quel tableau! Quelle aubaine pour les mélomanes!

A me voir, fréquenter les concerts, à me rencontrer en été dans les festivals, on pourrait me prendre pour un vrai connaisseur en musique. Hélas ! Je n'y entends goutte. La musique se refuse à moi. Je suis rebelle au rythme ; pis que cela, je suis dépourvu d'oreille. Je n'arrive pas à retenir un air ; je chante faux. Néanmoins autrefois, au collège, on voulut bien m'admettre au sein de la chorale. Ce fut un beau fiasco. J'eus vite fait d'entraîner la Schola dans la cacophonie - tant et si bien qu'un jour de fête, en plein chapelle, un choriste, n'y tenant plus, me cria : «Ta gueule ! Tu nous fais détonner.» C'était la pure vérité. Je n'étais bon qu'à faire des couacs. Et pour comble d'horreur, en ce temps-là, je m'acharnais à prendre des leçons de piano ! J'osais même viser à

la musique savante. Les samedis, les dimanches, une partition sous le bras, je grimpais au poulailler de Colonne. Durant des heures je m'abreuvais des plus illustres symphonies. Peines perdues. L'univers musical me demeurait fermé. Finalement j'en ai pris mon parti. Quand il m'arrive aujourd'hui de me rendre au concert, après quelques mesures, je cesse d'écouter, je m'é gare dans des rêveries. La musique est devenue pour moi une simple occasion de vagabonder.

Que si par chance je fusse né compositeur, je me serais, je crois, borné à cultiver l'improvisation. Cette forme mineure eût été dans mes cordes. Ma veine est fugitive. Je suis vite épuisé . Lorsque je prends la plume, j'improvise péniblement quelques brèves phrases, comme si je jouais du piano d'un seul doigt. 'La... mi... sol... do... Couac ! Gide aimait raconter qu'il aperçut, un jour, en Suisse, dans la vitrine d'un libraire, un manuel de conversation. Le livre était ouvert, et on y pouvait lire : Ne dites pas jouer au piano...mais .. Dites jouer le piano. Magnifique leçon ! Gide, en voyage, ne cessait de faire de petites découvertes : il s'amusait d'un rien. Les trouvailles cocasses, les inventions saugrenues, étaient son fort. L'amie de Tunis qui voulut bien, durant la guerre, l'héberger, me racontait qu'à Sidi-bou Saïd, un chien fort turbulent empêchait Gide de faire la sieste, Gide aussitôt imagina de partager avec le chien un comprimé de sédobrol - et le soporifique fit merveille. Un quidam prétendit ensuite que Gide impatienté par les aboiements avait fait abattre ce chien. La chose est peu croyable. Gide avait un respect de la vie, quasi religieux. Je l'ai vu, en Savoie, sauver de la mort un crapaud échoué au milieu d'une route la pauvre bête, par ses soins fut déposée délicatement dans l'herbe du fossé. Et je revois Gide en Egypte, debout sur le pont d'un bateau qui remontait le Nil jusqu'à Abou-Simbel. Nous approchions des temples, quand, sur la rive, un maigre chien jaune se mit à galoper pour rattraper notre bateau. Cette course amicale, et pour tout dire folle, fut loin de laisser Gide insensible. Il en fut même bouleversé. Il en était ému aux larmes.

Cela dit, les gens qui pleurent facilement ne sont pas plus sensibles que d'autres, mais ils ont le sens des situations ; ce sont des artistes. La vie de tous les jours leur offre une surabondance de spectacles. Sans avoir à se déplacer, sans se rendre au théâtre, ils trouvent à leur porte des scènes dramatiques ou de grosses farces. Ils n'ont que l'embarras du choix. Autant l'avouer, c'est pour moi toute une affaire que d'aller au théâtre. Il faut louer sa place, s'habiller, se préparer à être vu. Que de complications ! Le plus souvent je recule devant la difficulté. En revanche je m'engouffre sans peine dans une salle de cinéma. Ni vu ni connu Dans l'obscurité je peux rêver tout à mon aise, et même sangloter. Personne ne s'occupe de moi. J'arrive à pas de loup et je repars comme un cambrioleur. Souvent d'ailleurs le butin est fort mince, encore que je choisisse méticuleusement mes films. Pour un peu, j'irais consulter, sous le porche de ma paroisse, la liste des films à voir et à ne pas voir Je choiserais évidemment les films interdits

Ce nest pas que les fruits défendus me paraissent meilleurs - mais je n'aime point qu'on choisisse pour moi. Ah ! les fruits défendus ! Saint Augustin, étant enfant, s'introduisit avec une bande de galopins dans un verger pour y voler des poires. Ce n'est pas, écrit-il, que ces poires fussent belles. Ce que j'aimais, c'était le goût de mon péché. Ce gamin, ma foi, était joliment précoce ! Le soleil d'Afrique l'avait mûri de bien bonne heure. Faut-il donc en conclure que déjà la mauvaise conscience était apparue sur les bords innocents de la Méditerranée ? J'ai naguère connu, sur ces mêmes bords, d'immenses étendues, vierges de toute trace. Indicibles délices ! J'aimais aller droit devant moi sur ces plages sans rencontrer âme qui vive. Ce n'est pourtant pas que je redoute la vue de la figure humaine. Bien au contraire. Un beau visage m'enchanté - mais il me trouble en même temps. Il me rappelle une patrie perdue. Je ressens devant lui des élans, des langueurs. Je cherche timidement à capter ses regards. Devant moi passe et repasse une silhouette qui m'émerveille et me déchire. Alors des transports me saisissent. Mon coeur palpite ; je me pâme. J'entends enfin le concert que je désespérais de jamais applaudir. Un coup d'archet résonne. Au son des harpes, je m'envole. Soumis au rythme qui m'inonde, je peux enfin m'imaginer que je suis devenu musicien.

hamid tibouchi

SOLEIL D'HERBE
(extraits)

Hamid TIBOUCHI,
né en 1951 à Tibane par Sidi-Aïch, Ka-
kylie, Algérie. Etudiant en Anglais.
Apublié un recueil de poèmes, Mer Ou-
verte, aux Editions Caractères, Paris.
Les poèmes qui suivent sont extraits de
Soleil d'herbe

*une fois de plus
la boule de neige noire
t'habite te pèse
te déborde
tu te lèves
tu cognes aux portes
fermées*

personne

*tu reviens
tu fermes
à clé
chambre noire
tu allumes éteins rallumes
tu t'étends te relèves
tu marches
longtemps
de long en large
tu t'assois
de long en large
prends un bouquin
l'ouvres*

le bascules

*tu vas te regarder dans la glace
tu as peur
tu souris tu te forces
tu allumes le transistor
pop music football*

voix fausses duperie
tricherie connerie

éteins

tu as envie de crier
d'ameuter tout le monde
de leur offrir tes poings
de leur crever les yeux
de lacérer leur torchon de ciel

(ils roulent en mercédès
bousculent le soleil
ramènent le vent dans leurs trench-coats
couchent dans des moustiquaires
avec des filles-chewing-gum)

tu marches
toujours
à n'en plus finir
avec ces vagues farouches en toi
ces bateaux emprisonnés en toi
qui braillent
à n'en plus finir

(les routes s'ouvrent
mais se referment avant même que
le soleil se couche)

toi
chaque jour plus seul
avec cette main qui farfouille dans tes tripe.
ils auront beau défiler
rire chanter discuter
tu sentiras l'écart
le grand écart
et tu t'enfermeras un peu plus
dans tes angoisses
un jour
tu leur tireras ton épée
- ton passe presque intact -tu diras
ton dernier gros mot , ici partout
•les bus sillonnent la misère et la
beauté mêlées le vent violent le
vent hante les têtes vidées
l'angoisse habite les corps corps
ballotés neutralisés corps négatifs à
la dérive sans but

ici nulle

part
on ne repose on ne s'impose
on ne dit oui ni non
mais on subit mais on se tait

ici tou-
jours
il pleut et le soleil pleut
soleil noir-ci noir-là
défiguré

pourquoi
ici chante-t-on faux pour-quoi
déchante-t-on si vite ici

ici pour-
tant
il pleut des feuilles sur les crânes
des morts heureux
sommeils que hante chair et
priape des abysses en ce temps
d'avant-printemps la fonte des
neiges couve sous les caméléons
du ciel sommeils au bord des
pubis à l'oreiller des seins mordus
de cheveux nuit coupés de lilas
énigmatiques

filles vous êtes cruelles qui
tapissez nos chambres de vos
regards de vos murmures jetez
vos parfums à tout vent
promenez vos dieux à hauteur de
nos amours-propres brûlez les
veux les coeurs claquez de vos
talons

jusqu'à
l'érection d'entre-broussailles
la douceur aiguë d'entre-cuisses
le feu d'entre-pétales-de-roses
jusqu'au piège tendu
de l'hymen traversé
de l'éjaculation

*m rage
à rebours vers la fatigue
l'attente
les bus qui partent sans nous
les rues sans fin à parcourir
le temps à perdre
et l'absence qui nous glace
nous ride
retenir ce paysage déroulé fuvant ,
qui lime le regard à longueur de trajet
paysage-cactus plantant ses griffes
en plein dans la mémoire*

AMOUR TOTAL

*rien que
du sahle
une page déserte*

*ciel rubicond nuit blanche
à la minuit violer walkvrie
éveiller souffles d'abeilles taquiner folie
du regard chatouiller algues du sommeil
dans nos mains rousses coucher mer
farouche briser miroir jaillir fleur bleue
rêver saharas accroître libertés
lutter atroce défaire lits provoquer remous
fourvoyer prunelles fourmiller nos corps
de désir s'ébrouer forêt faucher doutes éclatés
semer murmures gémissements d'alcôves
volatiliser ciel inquiet nouveau
débusquer colères couvant dans les seins
fuir non demeurer attiser foyers allumer
incendies*

*tâter collines caresser planètes v mordre goulu
fendre savanes pénétrer îles chaudes de torpeur
cratères insoupçonnés réveiller végétations
égrener rosée prendre ailes abolir tabous
capitonner sommeils fouiller fouiller profond la
terre de nos désirs prendre feu*

*derrière le soleil se noue et se dénoue le miracle des neiges
pareille lumière a règne dans tes yeux qui s'ouvraiem com
me des grottes merveilleuses aux alentours des bou
ches d'ombre sur des mines de charbon à ciel ouvert
rien qu'un oblique rayon et me revoici grésillant dans
un passé vertigineux lampe sans espoir*

*je suis dans mon bain et je clouclouteet gratte la grille du torche/ je me
démène comme un singe dans une cage enragée/ je hue/ je hurle/ je
matraque/ je rosse/ je boume/ je toque/ je rague/ en vain/ l'eau pisse
qui a tant coulé/ le niveau monte/ l'oxygène diminue/ et moi je gueule
au secours/ à travers la baie vitrée le père me fait signe de me taire/ il
ne me voit pas/ moi oui/ son visage jadis fleuri se dessine comme une in-
sulte sur le verre veiné d'éclairs/ alors je te prends dans mes tentacules/
comme un navire/ et je serre serre serre jusqu'à UN/ et je te fends de
mon étrave/ corps unique sans visage/ corps-deux-dos bisexué/
bouches confondues formant mer qui nous contient/ JE T'AIME*

*je regrette seulement de n 'avoir
pas connu mon père et ma mère vrais
et ma soeur pubère fleurie au laudanum
ma soeur vierge qui m'enlaçait enfant
entre l'ambre et le verre
- j'en garde des frissons doux et chastes
comme des mots d'amour jaunis par les années
sans qu'il v ait froitement*

tant d'orgasmes avortes

*et le soleil attend - depuis
quel âge - 'de voir le jour*

moi ton homme
- il dépend de toi que je sois faible ou fort -
ce soir de non-espérance
je (appelle de mon abreuvoir
une mariée violée à la chevelure henné
illumine ma solitude
je la hois dans un bock frappé du sceau de girofle
ma fièvre se rabat sur la mouche-boeing
que voici
aplatie sur ma paume tendue
sarcophage de ma folie
ce soir encore je ne dormirai pas
dans ta nudité moite
je dilapiderai comme d'habitude mon affection
sur le trottoir
face à la nuit
la grande nuit qui te ressemble

aujourd'hui
 le désir de violer cette page dont la
 virginité glacée me tape sur le
 système

-la souiller de mots obscènes
 d'injures glauques d'onanisme forcé
 d'un peu de sang du meilleur des poubelle?
 de bidonvilles d'objets volés à ceux
 qui n'ont que ça d'insomnies de bus ratés
 d'énergies gâchées de cauchemars beaux
 oubliés au réveil d'amours dérobées
 de dépressions nerveuses
 d'
 -mais
 rien
 que cette boule
 dans la gorge
 ce poids au coeur
 et ce bourdonnement ces mots effarouchés
 -cette vie me donne envie de chier au
 moins
 cette page servirait
 comme torche-cul

l'avez-vous vue
 l'avez-vous vue nue
 la chatte-d'eau-du-château

Art

nous l'avons vue
 nous l'avons vue la chatte-d'eau
 nous l'avons vue nue
 manger de l'herbe
 au pied du châtaignier

nous l'avons vue
 nous l'avons vue roder nue
 autour du château d'eau

ah rire
 rire au siècle à
 mains
 à l'esclave divinisée
 -boum!
 le vent claque au microsillon
 des brouillards

et ma main pend piteusement coupez-la
 je vous prie et foutez-moi la paix
 laissez-moi donc dormir allez-vous-en
 récolter des citrouilles

dites-moi
 pourquoi que les mains réfléchissent
 toujours la tête en bas

dites au pommier que newton est mort et
 qu'il peut désormais lever les pommes au
 ciel

it's a bird

et la musique l'empoigna
et le tordit et le cambra
et il vendit son âme à diable
le feu le prit par la ceinture
l'eau lui coupa les jarrets
l'air s'engouffra dans ses oreilles

et dans sa bouche
la terre le porta longtemps puis
le chavira un soir dans les étoiles
l'arbre retint sa respiration
le singe mordit la noix
le poisson dans l'eau fit des bulles interminables
*et l'unicorni s*Vi™r>I™*

la plaine stérile où nous voguons

poèmes romantiques

où?
où?
où?
où pisser?
je souhaite
l'éclatement des vessies!

je pisse
je dis: O lac!
et
s'ouvre une flaque
en l'ornière d'argile

la vie est une ornière qui abriterait des escargots de passage sur des rhv-
ttim'n blues

cette absence de soleil

le vent redouble de plus belle pendant qu'on se perd dans la voie droite

tant pis si les pistes se brouillent si de moi ne subsistent que ces graffiti de
mes rêves jamais beaux

vers les pénombres

l'aime les pénombres obstruant la mort de mille menus boutons de scarabées ornés de réverbères qui s'allument nuit et jour corps stellaires d'entre les nervures de l'être

le soir on le trouva éparpillé sur le plafond

dessous l'asr>halte, nos astres : morts

l'écris
pour défendre le royaume

an coeur de l'hiver parmi
la nuit d'ortie le marche -
corps droit dans la voie
droite -contre vents et
marées sans trop plier
sans trop pe ser non plus
comme sur des oeufs
pour ne pas perturber la
mémoire droit comme un
arbre une pancarte une
corde
droit comme un mât un
navire un oiseau une idée
fixe droit
bien droit
tout droit à
ta rencontre
vaine

de l'homme et sa justice. Je demande
la paix
et la parole

Blas de Otero

Cela fait longtemps que je ne rêve plus
pas même la nuit
cela fait longtemps que j'habite le vide
la sécheresse
cela fait longtemps que je ne parle plus
qu'à moi-même
comme un fou
entre les quatre murs de mon cagibi
cela fait longtemps que je ne trouve p-lus
le repos

dans mon grabat froid
 cela fait longtemps que je me sens las
 de vivre
 mal dans ma peau
 cela fait longtemps qu'ils s'obstinent à me camoufler
 la vérité
 cela fait longtemps qu'ils m'ouvrent
 des impasses
 cela fait longtemps qu'ils me font tourner
 en rond
 pour que je meure
 de vertige
 cela fait longtemps qu'ils m'épient
 avec les yeux du chien
 cela fait longtemps qu'ils cogitent au meilleur moyen
 de m'exploiter jusqu'à
 la dernière goutte de mon sperme
 cela fait longtemps qu'ils tentent de m'imposer
 une trépanation
 pour mieux me faire marcher
 une greffe de langue
 pour que je dise toujours oui
 pour que je chante faux
 mais
 aussi longue soit la route
 et jusqu'au bout
 rien ne m'empêchera
 de voir
 et montrer
 le revers de leurs médailles
 de crier
 pido la paz y la palabra
 rien n'empêchera la misère
 et l'absurde
 d'affluer à ma bouche
 mais jamais
 non jamais je n'applaudirai aux discours truqués
 jamais je ne ferai l'apologie du charlatanisme
 jamais je ne chanterai
 de belles chansons
 pour endormir
 feu fe

La révolution et l'art
 seule et même chose.

Henri Kréa

La poésie doit avoir pour but la vérité
 pratique

Lautréamont

Privé du droit de poursuivre ses investigations dans le domaine qui lui convient, tôt ou tard l'artiste sera perdu pour lui-même et perdu pour la révolution.

A . D t
 André Breton

j'ai rêvé

une fille désarticulée derrière la
 vitre de l'attente et un escalier
 roulant vers un impossible
 amour

liberté

je t'ai longtemps cherchée
 parmi les digitales de braise

il fait froid dans ce pays
 où soufflent des vents contraires

les routes sont d'éternelles brumes
 chaque fois je meurs un peu de ne
 pas trouver ta trace

le temps les doigts refermes sur ton
 corps marguerite blessée

en ton bidonville d'ivoire
 nonne se prélassant
 cernée de fantômes de neige

assez duré
 cette existence de quat'sous
 où l'on s'acharne à entretenir le vide
 à fixer un bonheur factice
 assez duré cette loque de vie sans cesse rapiécée
 cousue de leurres
 d'espérances saccagées
 d'espoir en des lendemains
 qui déchantent
 de crovances en des dieux
 absents
 assez duré cette illusion de progrès
 alors que nous sommes en proie à l'immobilité
 assez vu d'ordures d'injustices de mutilations
 de vies-sandwiches de singes en rut
 de filles à voix d'homme de mains tendues
 le long des trottoirs réclamant
 un petit bout de ciel bleu même en conserve
 assez vu de soleils blottis
 à l'ombre des cités
 assez eu de coups de brimades
 de rêves ravagés d'angoisses de délires insensés
 assez eu de fièvre pour

du vent
assez offert mes mains mon coeur aux ronces
assez cru en des jardins précaires
asse- marché sur cette terre mouvante de mirages

(tant de peine pour un
désarroi en si peu de
temps)

la cigarette se consume et nous-sommes dans

je [Kirs vers les lieux de moi-même
vers ma solitude, mon ulcère, vers
la dérision
je pars
et je t'aimerai toujours
mon amour au coeur d'ortie
plus rien à faire ici
pas même pleurer
pas même hurler
plus rien

que longuement fixer les deux petits trous de mes chaussettes mysté-
rieusement nés des ongles de mes
orteils

te voilà nue
tu trembles un peu
tu as la chair de poule
tes yeux, grands ouverts
ton corps tendu
me questionnent
dans ta tête
(dans la mienne) mille barrières
crissent vé-
rouillées
je m'approche
nos regards nos mains nos coeurs
brûlés
de désir
je te prends
au bord du lit
de l'aventure
de l'océan où
nous guette la novade
nous avons désobéi nous
avons joui

on me foutra en taule tu
seras déchue

cette plaie par où je naquis

sous ce fouillis, visage

SOUS CE FOUILLIS cheveux défaits boue imprimée lianes papier froissé
murmures enchevêtrés chenilles encre versée mur couvert de suie mouchoir
tachédelarmes vie carbonisée ordures répandues broussailles*'*<•-su mité
effiloché circonvolutions mémoire séquestrée araignée droguée délire fou
toile griffée lézard enlisé paniqué queue d'âne-artiste-peintre conciliabules
embrouillés vieille cible miroitement d'algues lambeaux de nuit soleil
empiégé rêves-collages vigne dévastée sang noir épandu blessures partout
VISAGE

hommes debout au seuil d
éternité

qu 'attendent-ils le jour

si lent à venir

ombres verticales

tranchées à même l'angoisse du temps immobile (s)

ifs

points maigres d'interrogation

points d'absurdité

le vent, cynique, en fait un

orgue de lamentations

quelqu 'un viendra viendra

et la fusillade

la décomposition

le désert le silence

le vent

libre point d'obstacle

mon amour ma déchirure

(ici, dit-elle, on ne vit pas sa vie on
la supporte à 22 ans)

j'écris nous suffoquons

j'ai mal quelque part

on a tué l'enfant en moi

comment vivre quand cesserons-nous de mourir

ie cherche dans vos yeux vos mains

ie guette dans vos coeurs vos bouches

une terre habitable

non des champs d'ortie

hérissés de fusils

cernés de chars d'assaut

j'écris - est-ce fou - pour

l'aube d'un très beau jour

1.
à travers

VINGT NOTES POUR UN SOLEIL D'HERBE

plage
blanche
franchir le vouloir
de vigie
venir vers toi
te murmurer mots en feu
en mer
pour que tu ne pleures plus
car bientôt
le soleil éjaculera
de vérité
sur la place publique
dogmes et préjugés s'écrouleront
comme châteaux de
cartes mystificatrices
les prières-opium tomberont
avec les derniers oiseaux rares
sous la lumière du soleil-roi
du soleil purificateur.
du soleil innombrable
le tien et le mien
car nos soleils existent*

2.
derrière les rideaux
le ciel s'arrête aux vitres
fenêtre ouverte
le soleil colle à ta peau
comme pétales de mer

3
le soleil est phallus
le soleil est vagin

48

Contre leur morale révoltée La
gloire pudique de vos corps.
Jean Sénac.

nos soleils sont là nos soleils
sont broussailles nos soleils
s'embrassent nos soleils sont
complexés

4.
tu es folle
pourquoi ris-tu ça
me désarme

5.
quand tu ouvres les yeux
j'entends frémir la nuit
regarde
le soleil fourmille dans nos

mains nues
et favrouz célèbre nos retrouvailles il
nous faut nous délivrer du
mais rêve

6.
ton soleil est pudique
ton soleil envoûte
torvâpleil se rêve ton
soleil est beau ton soleil
est immense ton soleil
éblouit

7.
viens
n'aie pas peur
nous irons à travers arbres
nous roulerons dans l'herbe
où le bonheur se love
moi couché ton visage est un
soleil de vie

contre le ciel
qui se penche et me murmure
tes yeux sont des pistes vers la
lumière
ta main humide ta bouche de vin
séculaire*
ton ventre sont des soleils

8
ton soleil est nu
ton soleil est noir
ton soleil est chaud
ton soleil est moite
ton soleil est profond
ton soleil est merveilleux

9.
la main qui te touche
fait jaillir l'herbe
attise le feu
tes mains volatiles
au passage des rouges-gorges
ont le goût de fruits outre-saison

ton soleil enchante
ton soleil fond ton
soleil boit ton soleil
guérit ton soleil
accouche ton soleil
désolé

j'aime la mer le vent dans
les roseaux

et ta robe à fleur de peau
j'aime tes yeux d'égyptienne
antique

ton sourire carié
et l'herbe de ton corps
où mûrit l'abricot
je te couvre de frissons
de duvet et de lave
je fouille tes recoins secrets
et m'arrête à la volupté moite
de ton soleil tabou

12.
mon soleil se gonfle mon
soleil est spongieux mon
soleil est long

mon soleil est superbe mon
soleil est sperme mon soleil
est fou

13.
quand je vous tâte collines,
j'oublie la ville
le soleil s'accroche aux arbres
et l'herbe monte plus haute
aue les soucis

14.
mon soleil glisse
mon soleil pompe
mon soleil envahit
mon soleil étonne
mon soleil incendie
mon soleil affole

15.
ton oreille cratère
au suçon au lobule
tu te débats sous moi
intrépide ma langue roule
brusque

sous le tragus
tu t'affoles
perds la tête le souffle
tes temps volent en éclats

16.
mon soleil délire
mon soleil attaque
mon soleil est brutal
mon soleil crache
mon soleil abandonne
puise

17.
tu délires tu gémis
à l'arrête du plaisir
tu cries non arrête
tu me détestes
à réveil des sens
tu murmures ma tête
oui plus loin serre-moi
fais-moi mal ouvre-moi
comme une pastèque

pendant que je m'ébats
sous l'écharde des mots

18
nos soleils sont disponibles
nos soleils obsèdent

nos soleils s'attendent nos
soleils sont splendides nos
soleils sont méconnus nos
soleils questionnent

19.

*revivre pour voir toucher et
pénétrer ta savane noire v
confondre la mienne arborée
arbre unique soleil dressé
dans sa plénitude
arbre qui se vide des racines des sens*

20.

nos soleils sont tabous nos
soleils sont utiles nos soleils
créent nos soleils sont
dangereux nos soleils sont
irascibles nos soleils
désobéissent **NOS SOLEILS
EXISTENT**

femme sinistre, cette grande femme drapée dans son voile blanc, au visage tavelé, égratigné, la pleureuse professionnelle qui organisait des cercles lugubres pour pleurer ceux qui partaient. Rassure-toi, mère, elle ne rentrera pas chez toi. Moi, je comprends la langue des Roumis. Je peux parler au gendarme, au soldat, et même au colon. Je comprends leur langue, je lis dans leurs livres.

Alors pour toi j'étais sauvé, hors de portée des griffes des Roumis. Quand tu fêtas mon succès au certificat d'études, c'est à cela que tu pensais. Après tu voulais que je retourne aux champs, garder les moutons. Quelle était paisible, cette vie. Tu voulais surtout me marier. Je refusais, tu insistais et je m'obstinais. Tu n'avais jamais rien compris à mon refus. Le comprendras-tu jamais? J'étais déjà pris. J'étais entre les mains d'une femme aux mains de fée qui m'apprenait des choses, beaucoup de choses que tu ne connais pas et qui n'existent pas chez nous. Je te vois hébétée tu as l'air bête. Oui je sais que tu n'as jamais vu cette femme. Elle ne se montre qu'à ceux qui ont l'oeil exercé. Elle est dans les livres, dans les lignes, parfois elle se montre, elle est dans les images. Pauvre mère, tu me croyais sauvé quand je m'enfonçais chaque jour davantage dans les bras de ma maîtresse. Il n'y avait pas que le gendarme pour ravir ton enfant, prends garde, mère, oh! C'est trop tard pour toi. En vérité c'est toi qui m'as poussé dans ses bras. Tu sais pourquoi ? Dis-moi un peu, pourquoi étais-tu si angoissée pendant le mariage de ma soeur ainée ? Au fur et à mesure que les heures passaient, tu devenais plus tendue. Pourtant, mère, un mariage est une fête. C'est même une grande fête. Peut-être la plus grande. Alors tu devrais être joyeuse. Je n'ose pas dire heureuse, c'est trop compliqué pour ta petite tête. Pourquoi cette angoisse ? Je le sais maintenant c'est que l'heure fatidique approchait. Le moment où le mari entr'ouvrait la porte et sous le martèlement assourdissant du tambour, les détonations du baroud et les YOUYOU des femmes, tendrait la chemise de nuit maculée de sang. Alors tu l'as mise sur la tête pour mieux la montrer. Ta fille était vierge, la preuve était là. Sur la tête comme un sinistre drapeau. Les langues méchantes devaient se taire.

L'honneur était sauf, le qu'en-dira-ton aussi; c'est alors que tu as respiré. Tu étais rassurée. Tu avais mené l'affaire à terme. Une fille est faite pour être mariée à un homme. Une jeune fille doit être vierge. C'est un dépôt qu'allah t'a confié. Tu connais bien ce terme. Une fille, c'est un dépôt qu'on doit mener intact dans les bras de l'homme, un mari. C'était ça ta mission, sinon l'opprobre et la turpitude s'abattraient sur toute la famille jusqu'à la fin des temps. Oh mère; je comprends tes soucis quand je pense que tu avais 5 filles à marier.

Mère, tu me dégoûtes. Tu ne te révoltes jamais. Le qu'en-dira-ton, c'est toute ta vie. Les autres, toujours les autres. Il faut faire comme les autres. Ne jamais donner prise au scandale. Se tasser, se conformer, suivre. Mais dis-moi un peu mère, comment puis-je te comprendre ? te connaître ? Qui es-tu mère ? Quand tu fais ta prière, quand tu observes le jeûne de Ramadan, es-tu sûre que ce n'est pas pour le qu'en-dira-t-on ? Tu es incapable de penser, de

réfléchir de secouer le carcan tu es avec les autres, comme les autres.

Tu sais, moi, les moutons j'en ai horreur, c'est pour cela, que je ne voulais plus retourner aux champs. Je continuais à vivre dans les livres. J'étais constamment à la découverte de ma maîtresse. Ah ! Elle est terrible cette femme, elle n'est pas comme toi, mère tu ne lui ressembles pas. Des autres, elle s'en fout. Elle dit non. Elle ne me parle pas comme toi. Elle pense par elle-même. C'est une grande aventurière. Elle me fait découvrir des choses. Elle me parle d'amour, de liberté. C'est un autre monde qui ose, qui doute, qui rejette, qui profane. C'est un monde où chacun vit sa propre folie. Il n'y a pas une folie collective, imposée, telle que tu la vis. Dis-moi, mère, as-tu jamais aimé ? Oh qu'est-ce que je dis là ? c'est le comble. Tu es scandalisée. Et la Liberté, en as-tu jamais entendu parler ? Ce sont des fruits auxquels tu n'as jamais goûté, mère, pourtant c'est toute la vie. Ma maîtresse m'en a toujours parlé, c'est pour cela que je suis à ses trousses. Par ton conformisme aveugle, tu m'as perdu. Tu m'a jeté dans les bras d'une étrangère.

Tu te souviens de cette cousine qui, un jour, en plein monde dans un car a enlevé son voile et a même allumé une cigarette. C'était la catastrophe. Tu levais les bras au ciel et tu implorais Allah pour ramener la brebis égarée. Tu disais que c'était écrit, c'était un décret divin. Cela devait arriver. En effet cela devait arriver mais par le décret des hommes, par ton décret à toi, mère, oui tu ne sais pas que les excès engendrent les excès. Tu as trop tiré sur la corde. Alors quelques-uns ont un sentiment inné de la liberté et ils se révoltent. Cette fille s'est révoltée. Elle a osé. Ce n'était pas une putain, -mère, mais elle étouffait; des autres elle s'en foutait, elle voulait vivre. Tu ne sais pas combien j'ai admiré cette fille, elle était une héroïne, elle a osé. Oui mère, il faut oser, c'est ce que je te demande.

ilamùit
et /moi

avsc^f

•xàs&t fttu ipain dhnttrfcai'dsssnim

jjaiiffaim

jfaiiunriffkdeffdllagnlansitatmdm

(Bt nncæ HmnÉtienaihee

Èsffinimax

dkdMlles;

/mes ffrniæss dkssltenws quee jjaüittittt Mlcs[^]nwnv

'mandatâtes rmussssrmmess

nwTitiimtÈsnues

iim[^]fwla[^]molÈssamtneess

ihrcenuicdiütess

Ihdlkttmns

ttcUmée rmess /mOnfbieessdkfifeuÉÉtt(tieffltcEütiffice
wmriitmxcn (Gœur

ne&gmftB /fe» aauiatK qfui

ddmttffjis vwiliu Ibsss [pmmiheéâdlitiissean \uxll

/pour iTOjflpgàbarLällüirivtB&iss rma mwiee agulan wndbe

rma >m&iae ogüieesssanss[^]niltuws oàMazaiesth

sipièès cavàir(jàèit

Je voudrais laver mon froc dans la rivière
me vêtir les flancs de foudre dans les ravins
surtout tirer mes poumons dans la peau du ciel
avoir des rendez[^]vous de sang avec la lune
je voudrais danser tout nu[^] dans le soleil
eti cmqu&F les mse&les perles et l'horizon
aui huuti des palmiern brûler* m&s, mues prochaines
etpuis mvenwvers:mes amitiéstoutifmna

Jb vmidhais; dans&tfmu dan® Ite sxsMll

Jk; vmidbai®, ItdJmuww /as» ahamffss cfe fjtwtfalletf
sunttfuti timcemesiff&umammdlxnsslaipwiui diu aieli

et: fairei d& tani amoutî mai smiffe[^] eti mai rmsnmi Je
vxmdJrsais laver mam ffxæ dans[^] lai

Je, vaudrais prendra sur toi, les ravag&v le
vertige;d&& étoiles dans ton? front surtout tirer/
mes ffoumcms danssla-pemu diu ciel avoir av&£
lailune[^]dBsmendezrVQiis de sang Je voudrais m'en
all&ntr&s loin cfevos maisons
mon corps déchiré eti me noyer IGL riverains
au fjsnd-d&là mer marte et là chutff iei arbres les
coquillages lé vent^l

Je voudrais .av&r nu i ,rc, dans;lu i-i
et puis revenir vers me\ imitiéx tout franc
et puis revenir vers mes amitié s tout

jeunes poètes du maghreb

Djamal Amrani né le 25 Août 1935 à **Sour-Al-Ghozlane** (Titteri) Arrêté en 1957 pendant la bataille d'Alger, juste à la fin de ses études secon-daires (Lycée Bugeaud)

Torturé, emprisonné (Cf. Le **Témoin** Ed. de minuit 1960), libéré, il commence un long exil (Paris, la Suisse, le Maroc etc...) puis rejoint l'Etat Major Général de l'ALN à **Oujda** où il crée la Revue «**El-Djeich**». Son père, son frère et son beau-frère **Maître Ali Boumendjel** sont assassinés pendant son incarcération.

À l'indépendance de l'Algérie voyage en Union Soviétique, en Yougoslavie en Tchécoslovaquie et occupe différents postes:

Chef de rubrique au journal **El-Moudjahid**, Directeur du quotidien de l'est algérien **An Nasr**; rédacteur en Chef de **Révolution Africaine**.

Est nommé Conseiller culturel de l'Ambassade algérienne à Cuba. Il est actuellement Producteur radiophonique (RTA chaîne 3)

Créateur des émissions **Psaumes dans la Rafale** (Poésie) et profil de la littérature maghrébine de combat.

SALUT à la PALESTINE

*Je suis venu dans ton village
un jour de fraîcheur
dans l'odorante tristesse
du désert transparent
Je suis venu dans le matin borné irisé
vêtu de haillons
poursuivi par la soif
au pouls battant de tes paroles
Je suis venu au bord des sources...
Mais vint la nuit. La nuit noire
Tes blessures émergeaient
du fond de la terre
tes blessures qui font chaque combat
qui disent chaque liberté
La nuit au bout du canon
au bout des baïonnette hostiles*

*Je rêvais d'une gorgée qui désaltère
d'une main en forme de caresses
C'était la guerre dans ton village...*

Malédiction

d'un grand désir

et aune peine

aucune honte ne te souille aucune

honte ne te tient par la main Ni

sommeil ni repos La guerre!

Malédiction

d'un grand désir

et d'une crainte tu

seras cette poignée de chair qui

s'implante dans le plaisir Ni- sommeil ni

repos La guerre! Malédiction

d'une vie et a un espoir

d'un espoir qui se cmuse dans l'écume

et meurt... meurt

Ni sommeil ni repos

La guerre!

Malédiction

d'un bonheur qui s'invente, qui promet

et qui se ride...

Dans l'inquiétude et dans le tumulte

Femme tu es l'écho de la Fécondité.

Haut; s'obscurcit Un regard! ailba

Pèurici>la; mawt;

et! llajnròm s& faufila

quii Tikdimacœsmilnieni

dfânagpss

i fflid&K hwimsf

Eeffnaidi dJ8\$ G/mssss

Hautssàdrsmiimit, Ilènt&ndh d!

Jk:s&nss que:' mlè/fihincelba. maim

dw Imunuwan etidut tajitiarmuüTœ

ï tntiuness

une, maint quitss:tBndi ftaù uni signée dladimu

Et

mohamed attaf

AMOUR DESHUMANISE

à toutes les veuves des Réserves Sud-Africaines.

Adolescente mariée
Comme plusieurs dizaines de milliers
Tu vis-comme une veuve dans une Réserve
Sans joie de coeur ni caresse d'amour
Prisonnière de solitude et de déséquilibre
Tu es chargée de tous les fardeaux
Bâtir une maison et élever une famille
Soigner les bébés malades
Pleurer seule les cadavres
Faire la toilette mortuaire et ensevelir
Pour pleurer sur ta robe rituelle
Pleurer le soleil-nègre de l'Afrique du Sud
Convoqué pour séparer le bonheur bref
Par la faute des lois raciales
Par la faute des lois sur l'immigration
Etranger dans sa patrie
Etranger aussi à sa femme et à ses enfants
Qui labourent et cultivent la terre
Le corps leste pour tirer la herse
Et les seins éveillés pour allaiter le bétail
Quand tu te préoccupes des ravages de la sécheresse
Quand les récoltes grillées anéantissent l'espoir
Quand les tempêtes balayent, et soulèvent les huttes
Sans force
Puis\ vint sans richesse aucune la lettre
L'époux est malade
L'époux a eu un accident - sans précision -
L'époux a été jeté en prison pour un oubli
Les papiers étaient dans l'autre veston
Un Noir n'a pas le droit d'oublier
Ni les chaînes qui ceinturent son espérance
Ni la couleur obscure de sa peau
Et toi belle mariée au destin déjà achevé
Tu ne pourras rejoindre ton mari
Le laissez-passer est un document Blanc
Les gares blanches ne vendent pas de billets noirs
La grande ville est blanche
Elle est ô zone interdite pour les noirs

La Réserve est Noire
Elle est une source d'esclaves pour les blancs
Si ton amour surpasse la réglementation
Tu seras traquée par une prison aveugle
Tu feras du sport brutal tu boiras l'agonie
Puis refoulée tu le seras à ta Réserve
Tu compteras les jours amers et acides
Tu chanteras l'amour déshumanisé
Jusqu'au retour de l'époux sans mari
Le coeur éteint-lés yeux clos le cadavre rigide
Rongé par la phtisie des mines.

LA SOURCE

Dans l'amour que l'enfant porte Au
sein qui l'a allaité Dans la foi que le
pieu porte A sa religion
Dans la passion que le fellah porte A sa
terre et son labour Dans les flots que les
rivières emportent Et qui dansent
l'hymne de leurs sources Dans la force
que le langage porte En son coeur depuis
des millénaires

Je conclus

Qu'un noir ne pourra jamais

Devenir blanc Et

qu'un Blanc ne pourra jamais

Devenir Noir

Qu'importé ton quignon d'idées Ton oeil
négatif à lèvres arides Qu'importé si ton
esprit est inadapté S'il est prisonnier
d'une chimère Qu'importé si dans un
monde Tu vis un monde hérétique
Qu'importé aussi si ta mère est pauvre Et
que ta maîtresse est riche

Mais saches

Qu'un Noir ne pourra jamais

Devenir Blanc Et

qu'un Blanc ne pourra jamais

Devenir Noir

Kamel Bencheikh, né le 3 Juillet 1953 à Setif, est étudiant en diplomatie. Collabore à la revue El-Djazajria et est membre du comité de «Rencontre des Jeunes Ecrivains Algériens». Ses poèmes ont été lus à la salle El Mouggar d'Alger. Recueils inédits: **Cendres et poussière, Algérienne disparue, Le suicide et la folie, Pétales de Cendres** -Ed Subervie 1974.

Prépare un roman et un recueil de nouvelles.

LA VIE

Elle court la vie. Sans couleur, ni lumière A toutes jambes, elle court, pareille à nos prières, Quatre fois le jour et mieux recommencées Voyez en la terre une pauvre âme offensée.

*Elle est belle et douce à l'entendre chanter
Quand au seuil de la maison elle s'amusait A
nos dépens rire quand le soir nous hantait
Nos rêves ont parfois des images brisées.*

*Mécontente la vie s'exile de notre corps
Emportant aux deux notre unique richesse
Notre âme! O Désespoir, à l'appel du cor
S'envole en fumée "de cœur avec l'ivresse*

*Marbre devenu et de glace, je le suis Comme
le Djurdjura des neiges éternelles Encerclé
de partout et d'ailleurs je fuis La fanfare
humaine en ces notes cruelles.*

PRELUDE A L'ESPOIR

*Viens plus près de mes désirs Je suis poème inachevé sur
une page déflorée Ne t'en vas pas Laisse mes flocons te cou-
vrir Je suis la neige du désir La neige du délire Tes remous
s'animent en moi Chauds Houleux Tu es la mer de Juillet Je
suis le soleil fou*

Une même saison chante pour nous

*Baisse tes frêles paupières Je suis sommeil décidé aux
rêves immenses On ne tue pas le rêve C'est le rêve qui tue Et tu
es nuit sans fin Nuit à l'instant nu Aveugle Nuit de déchire-
ments Tes étoiles droguées écorchent mes échos d'argile
muette. Laisse ma lueur t'éclairer Je suis La lune négative Tu es
la nuit mouillée d'amour*

Un même délire nous enchaîne

*N'aie pas peur je suis la rosé éclosée aux pétales vierges tes
gouttes me pénètrent jusqu'au vertige vertigineux Tu es la
douce pluie des soirs monotones Tu me redonnes la vie Je suis
la fleur embaumée Tu es le souffle vital Le geste parallèle à
toutes les aubes souriantes Tu fredonnes pour moi le chant de
l'Espoir*

Je suis arrivé aux frontières de l'impossible

*Mon cœur n'est plus qu'un naufragé
Et il ne reste de lui
Qu'un regard que voilent les cendres
Une brise brisée
Un poème sans vers.
Mon âme est une rosé
aux
pétales crevés
Qui sommeillent dans l'herbe rase.*

*Ton amour s'est fané
Nadia mon amour
Et je vis solitaire
Au milieu dejnes rêves basanés.
Glaive d'espoir*

*Ton sourire est dans mes larmes
Mais moi
Je suis seul
Je suis le frère de l'horreur
Mon abri est une chaumière de laideur.*

A VANT-SUICIDE

*Puisqu'il faut m'en aller
sans
maudire
sans
mot
dire*

*Comme pour aller arroser les rosés Je
m'en irai Ainsi qu'une cigogne - Mon
cœur en migration -Jusqu'à ma tombe
de poète De paria d'éternel crachat*

*Le vacarme est déjà silencieux La
lumière s'éteint dans mes yeux Et je n
'entends plus ma voix*

*Restent les poèmes d'Eluard
Et Hayat pour me fusiller
Je ne suis plus déjà*

Senouci Bettine, né le 28/5/1948 à Tighennif. Algérie. Enseigne actuellement à Mohammadia (Oran).

SOUVIENS- TOI...

*Au Père de la Démocratie
Salvador ALLENDE
je dédie ce poème.*

*Souviens-toi de la terreur d'un soir
Après des morts
Souviens-toi de la terreur d'un soir
Après d'une fontaine
De l'herbe qui plie
Sous le vent
Une source coule
Au fond de la vallée*

*Souviens-toi du son des canons
Qui blafardent le Palais de la MONEDA*

*Souviens-toi des morts jetés pêle-mêle
Dans les rues de SANTIAGO du CHILI.*

*Souviens-toi de la terreur d'un soir
Après des morts*

*Souviens-toi de la terreur d'un soir
Auprès des chars
Auprès des tanks et des canons*

*Souviens-toi du Père de la Démocratie
Souviens-toi de sa tendresse Souviens-toi
de son courage*

*Souviens-toi de la tendresse de Salvador ALLENDE
Souviens-toi de la Pensée de Pablo NERUDA*

*Souviens-toi du stade de Santiago ce stade maudit
Où des milliers d'innocents : Etudiants
Ouvriers
Hommes politiques
Journalistes
Poètes
Ecrivains
Ont trouvé la mort une mort cruelle comme le cœur de
Pinochet*

*Souviens-toi de la terreur d'un soir
Auprès des morts
Souviens-toi de la terreur d'un soir
Auprès d'une fontaine
De l'herbe qui plie
Sous le vent
Une source coule
Au fond de la vallée ...*

Mohammadia, le 27 Janvier 1974

Abdallah BOULKRICHA, né le 1-2-
1948 à OUED ZHOR (Collo). Recueil Inédit
: **La médiane obscure.**

Pour une île

POUR UNE ÎLE

*Pour un soleil
Pour ton rire
Pas l'île plane
Pas le soleil d'Avril
Pas ton rire de Cristal
Pour une île
Pour un ciel
Pour ton rire
Pas l'île plane
Pas le ciel d'Hiver
Mais l'île sans perte
Mais le ciel avec une trêve
A la pointe de ses frontières
Mai s... l'île !
Mai s... l'île !
Avec ton rire...ton rire !
Pas ton rire de bruit de dentelle
Pas ton rire... : ton rire : pas ton grincement
Pour une île - une île silencieuse
Pour un ciel - pas un ciel de paria
Un ciel sans étoiles, sans soleil
Nom...pas un ciel de refus
Mais pour un ciel avec sa terre*

*Pour une terre avec son ciel
Son soleil ses étoiles
Ses hommes ses femmes
Avec leurs larmes, leurs enfants
Leurs enfants : leurs jouets, leurs bonbons
Pour une île
Pour un soleil
Pour une île sous le ciel
Avec sa plantation d'étoiles
Sa grappe de vies humaines
Ses arbres sa nudité
Au bord de l'eau
Au bord de l'agonie
Au bord du feu
De son feu douloureux
Pour une île
Pour un soleil
Avec ton rire
Ton visage
Au bord du miroir de la solitude.*

TREMPLIN

« Seigneur, La Grange.»

*Avance!;;.....
Et plus j'avance le bois tek se moule
Planche
règne de sève qui jaillit aux yeux du menuisiers
ton échelle est rigide, les enfants s'en éloignent
ont peur de te gravir
ta surface est étroite;
Mais les adultes y grimpent
Jouissance du vide, huilés et maillots, suaves, ils rampent
les échelles, et puis l'un, et puis l'autre
ils montent
je les sens monter
je les vois monter
je les sais monter, ils montent;
Tiens, regarde ils sont en haut
Mais non!
ils raillent et s'enfoncent le nez ils se bousculent se battent
même
Us sont frères!
ils s'arrachent les yeux, se précipitent à terre, chacun veut*

*enfin pouvoir conquérir l'air, alors, ceux qui rêvent encore,
commencent*

*à ramper, et montent ajouter à la fête leur propre orgueil
leurs rêves, leurs destins; Tout
abreuve; la putain vaniteuse Ah drôle
de putain.*

*Si nous tuions le guide-je lui jette un scorpion quand il
tendra*

la main - c'est fait.

*Les YEUX: voici ma force, qui que tu sois je te veux blê-
me, que*

*ton corps pustule une bulle de croix. Le COEUR: le blanc-
le jaune-le rouge-le bleu-le noir-*

j'aime

LA RAISON: Monstrueusement hétérodoxe

La grande roulette tourne, avancez, mes amis, avancez

Mesdames, par ici, messieurs, tentez votre chance

vous n'avez rien à perdre. Le Cirque à ciel ouvert

Etalez là votre âme, sur le grand tapis vert

Emballer nous vos frères, envoyez nous vos sœurs

apportez nous vos mères, et puis aussi le chien

je veux voir haleter

Ta ter le pis

Humer l'acre

C'est la fête foraine

Kenzy DIB, né le 15 Novembre 1949 -
Willaya de Constantine **œuvres inédites** :
Poésie : **Le temple de la démente**. La vouïte
de feu. **Roman**: Egaré dans l'absolu. **Pièce
radiophonique** sur un
épisode de la guerre de libération.

ATTENTE

J'attends

*Comme ce vieillard La mort
qui le délivrera*

J'attends

*Comme ce bébé
Cette bougie qui n'en finit plus de brûler
Qui n'en finit plus de pleurer.*

J'attends

*Comme cet homme qu corps d'ébène que
s'efface le racisme que finisse la chasse au
Noir, comme ce jaune
que cesse la lourde pluie des bombes et
que la colombe de la paix le couvre de son
aile.*

J'attends

*comme cet être affamé
du beau pays de CI VA
qu'un morceau de pain
lui apparaisse au creux
de sa fragile main*

J'attends

*comme ce palestinien
comme ce juif la
naissance stoïque de cet
état laïc*

J'attends

*comme ce soldat américain la poudre
blanche qui me fera oublier la triste
réalité.*

abdelmajid kaouah

*poissons
que l'on s'approche du cercle
pour partager l'énigme
autour planent des vertiges
lequel admettre dans le cercle
il parle reconnaissez-le
une moisson de signes aux ailes
hydravions antiques
vous vous êtes accoutumés
à la cadence des naufragés
le reste investi en semences d'augure
votre chair s'apprête
à la fête du rythme obscur*

*je vois déjà une race hardie
rejoindre le cercle
pour triompher du mystère
croupe de joie
la soif des corps se moque
des plaisirs anciens
ce qui reste à connaître
c'est l'autre arbre plus
solitaire et plus nécessaire
qui sert de fanal aux insectes*

*ce soir c'est au théâtre des morts
d'accueillir notre amertume
d'être en retard d'un acte quand nous prenons place
minuit compte ses cicatrices
une sorte de gros crapaud estropie débite une tirade
trébuche retombe sur ses fesses réjouies
puis les rideaux de notre peau
se referment sur un bouquet de blasphèmes*

*pardonner
facilité de l'insomnie
je ne sais comment me dérober
à ces stratagèmes*

*pardonner
paupières clouées
dans le jeu nocturne des lucioles
avant la règle
se raser le crâne
se dépouiller de son écorce
s'essuyer longuement les mains
aux portes du cimetière
explosion de l'éphémère
elle
la symétrie de mes veines traquées
aussi droite que plante de serre
blanche
collier de lèvres sanguines
et afin que je sois mortel
la brume ambiguë de ma parole
quand j'écrase le noyau de son corps*

*vigilant sortilège
amis sous la braise
l'électricité de la terre est sur vos lèvres
pour ébranler la certitude
des saisons qui s'attardent
princes du quotidien
dont les doigts tressent sous la terre
les réseaux du pouvoir
une poignée de silex friable
pour confirmer l'épreuve
et confronter le basilic et le jasmin
les corps familiers et précieux
ce soir c'est heure de prières
et d'offrandes mortelles
un messager ruisselant
qui retrouve son peuple
et ses sentences lumineuses
l'esprit de l'exil
les mains en cendres
un croissant de verdure
entre les omoplates
tout cela pour l'ardeur d'un peuple*

Djamal KHARCHI, né le 13/12/1950 à Hussein-Dey (Alger) étudiant à l'université d'Alger. Recueil inédit: **Tremplin** figure dans l'Anthologie de la nouvelle poésie algérienne de Jean Sénac.

POEME SANS GARDE-FOU

*Avec mon vent mon fond mon mât
J'irai là où l'insecte diurne Survit au
sillage de ta vague*

*Avec ma trame ma pierre ma lame
Je creuserai le genou du silence
Pour que le cri suinte à tes seins*

*Avec ma page ma plume ma gomme
J'élèverai d'une saison
Les plus belles confidences qui poussent dans ta voix*

*Avec mon écorce ma branche mon bois
J'allumerai un grand feu rituel Où la flamme
décrétera ton chant*

*Avec mon limon ma houle mon algue
J'élargirai les criques du regard Autant que la
courbe du baiser*

*Avec mon écueil mon sel ma clé
J'ouvrirai la serrure du rêve
Où l'étoile de tes yeux irrigue mes nuits de lumière*

*Il me faut encore inventer
De nouvelles ruses
Plus fines que les anciennes
Pour m'évader de moi-même
Assis au centre de mes vingt ans;
Une main dans le feu
Une autre sous la neige
J'improvise un jeu de mort
Qui mettra en échec
La soif confuse qui m'étrangle
Je me parcours de borne en borne
Me remue de fond en comble
Pas la moindre issue
La plus petite brèche de salut
Je souhaiterais tant m'ouvrir subitement
Comme une porte au vent
Saluer celui que je ne suis plus
En étranger
Et sortir de moi-même
Sans me retourner.*

LUCIDITE D'UN APRES-MIDI TRISTE

*Collier de pierres à mon cou nu Je me
sens lourd comme un cheval Et tant
de rancoeur retenue Me fait penser
être cigale Quand moi je me croyais
fourmi*

*Face sans poils, coeur de café
Coeur de café, face sans poils Je
me sens con devant ma fée O ma
fée qui me fait l'effet D'être une
araignée dans sa toile Quand je
ne lui suis plus soumis*

*Ah! que de rêves je nourris
Derrière mes lunettes blanches Et
comme je me sens pourri Quand
sur une glace je penche Ma gueule
dure et que je ris*

*Ah! comme et que et comme et que !
Je vois de cornes dans ce monde Car
s'il ne me manquait la queue Je serais
diable, heureux, immonde Et
croquerais en deux secondes Ton fier
sourire de joconde*

110

*Les rues obscures ne connaissent Et
les patronnes des putains Que de fois
j'ai bu ma jeunesse Ma barbe dans un
mauvais vin*

*Que de fois j'ai vu mes yeux rouges
Dans les \vaters des bars crasseux Et
que de litres de vin rouge J'ai cuvé
dans mon lit osseux*

*Malgré ma belle au bois dormant Je
sais qu 'un jour je reviendrai Vers ces
bistrotts qui m'assommant
M'apprirent à ne m'amarrer*

*Que dans des ports où le soleil Finit
toujours par s'en aller Et où tout
amour est pareil Aux navires qui
vont couler*

FORAINE

*Un clown au visage blême
Dit je t'aime
Un pantin sur une haie
Je te hais
Tout est sens dessus-dessous
Pour deux sous
Un spectacle de gens biens
C'est pour rien...*

*Je suis un cirque ambulatant
Et mon amour a le goût du désastre*

*Dans les bras d'un colonel
Borgne et bossu
J'ai vu
Mon amour tourner en rond
Mon amour faire ron-ron
Entre ses deux bras charnus
J'étais cornu*

*Dans les bras d'un caporal
Bête et soulard
Paquet de lard
J'ai vu
Mon amour faire ron-ron
Mon amour tourner en rond
A petits pas menus
Et presque nue*

*Dans les bras d'un troufion
Timide et con
J'ai vu
Mon amour tourner en rond
Mon amour faire ron-ron
Et puis
Je n'y ai pas trouvé de mal
J'ai trouvé que c'était normal
Puisqu'elle m'était revenue*

_ Né en 1952 à Gomrassen (Sud tunisien)

- Etudiant à la faculté des lettres (section «langue et littérature arabes»)
- a publié dans plusieurs journaux et revues tunisiennes.
- 1er recueil de poèmes : «le soleil sur mon front» à paraître en arabe à la M.T.E.

MON AMOUR GRAIN DE SEL

*point de terre à ma droite à ma gauche point de
lune et pourtant j'aime la terre et la lune ma
terre est «sebkha» de sel et d'un peu d'eau
point de labour point de moisson ma terre
aucun soc ne l'a dépuclée*

*Ondule le mirage dans mes yeux
comme mousse marine
o bleu de la mer j'étends ma voile
et je te prends
poussé par le flux, le reflux me repousse
ma voile
aimable comme la mer
fragile comme les ondes*

*se dessèche le mirage dans mes yeux je
m'enfonce dans le blanc de mon sel
et je m'y noie et
fond mon amour comme grain de sel
blancheur amère*

D'AUTRES COULEURS

tu parais
 et les fleurs d'amandier s'ouvrent au printemps
 le verre a un regard tout blanc
 tu parais
 et les choses dansent dans ma pulsation

nous nous rencontrons
 et les maisons de notre rue prennent une
 teinte de gris-cendre
 le soleil par dessus les terrasses essuie la nuit
 le vieil homme de la mosquée récite ses prières
 du ma fin •*
 et les gosses du voisin taquineront notre âne

ensemble nous marchons
 et les chiens veulent nous égarer
 sans peine sans lassitude
 les couleurs prennent d'autres couleurs
 et lorsqu'ensemble nous revenons
 le car du village est déjà de retour
 et déjà le vieil homme de la mosquée
 fait résonner sa canne sur les marches du minaret

LES PORTES DU PARADIS

au paradis nous ouvrirons des chemins
 deux, trois, quatre chemins au sahara
 nous sèmerons des carrés et que
 moissonnent tous nos affamés

(Traduction Garmadi)

Âroussia NALOUTI

- Née à Djerba en 1950.
 - Etudiante en lettres (4ème année de licence d'arabe).
 - A publié des nouvelles dans les revues Tunisiennes «Quisas», «Al-Fikr», «Al-dhaa», dans «Assabâh», quotidien de Tunis, ainsi que dans la revue littéraire libanaise «Al-Adâb».
 - Est sur le point de faire paraître à Tunis son premier recueil de nouvelles, sous le titre «ai-Bouc d'al-Khâmis» (La cinquième dimension).

QUAND LA FAIM SE LEVE EN HIVER

Conscience éliminée, il s'agita dans son lit. Il embrassa sa droite, en quête de salut. Il étreignit sa gauche, y recherchant l'oubli. Tel un assaut d'injustice il fondit, armé de ses dents en conserve, sur cette peau suicidaire et défaitiste qui couvrait son avant-bras veineux, ridé, misère occurrente, flux et reflux conjoints, fondus dans une terrible répugnance.

Dans son ventre, le froid.

Le froid est mordant comme le manque de pain... Lui, transporte du bois, l'arrache'aux forêts de chênes-lièges desséchées, interdites... Puis le voilà qui rassemble des bûches, y met le feu et s'assoit dessus pour se réchauffer les mains et les tripes au sein de ce rougeoiment cruel.

En proie à des vagues successives de pensées, il vit ses dents s'entrechoquer puis s'entre-mêler, livrant combat pour happer quelques pans de couverture et gober ces gouttelettes de sang enterrées dans ses gencives saccagées.

La pioche continua à creuser.

Le martèlement grossit, entrechoc de marteaux tapant dans un crâne de fer. Martèlement ! Blessure qui meurt et ressuscite dans chaque coup têtue, cruel comme un sens interdit.

Le mal se transporta au laboratoire cervical de gauche, afin d'y chercher une position plus vierge. L'homme s'étira alors vers la droite, traînant les restes d'une conscience aux pensées vacillantes. Comme sur un lapsus linguae, il trébucha, fit une pause, et retourna en arrière.

Il était bien en état de veille et poursuivait la douleur... Il était bien en proie à la folie et réalisait le mal.

Il s'entortilla violemment, si bien que tout son corps rigide s'arrondit en une position brisée. Le cercle du corps se fit alors cube aux arêtes difformes, aux côtés fluides et tremblotants.

Ce n'était guère une torsion reposante. Alors il allongea les jambes dont la chair dépouillée s'affaissait sur des os en léthargie. Ensuite, U tira la couverture sur sa tête à la chair de poule, assassinant ses rêves absurdes et étouffant le souffle de son passé tumultueux. Dans cette chambre sans chaleur, dans ce lit sans coussins, il miaulait, chat famélique aux membres transis par de longues nuits de gel.

La faim ! Sombre tunnel de Hadès, gueule fendue engloutissant toute initiative, cependant qu'il avait faim et qu'il sentait la grande morsure de la faim dans chaque mouvement érotique du lit. Dans la maison, il n'y avait rien à manger. Dans la maison, il n'y avait rien pour faire du feu, excepté quelques flocons de neige grise, satirique, ricanante, accumulés en un chaos étage, croissant verticalement et qu'il ne parvint pas à comprendre.

Dans un éclair de lucidité, il souhaita pouvoir enterrer son absurde faculté de comprendre ainsi que toutes ses pensées changeantes dans ces étages de neige. Ah ! Enfermer tout ça à clef, pour étrangler la raison !

Il s'appuya sur les coudes, attaqua l'absurde situation..., feinta la faim et, reposant sa tête fêlée sur ses paumes, la porta dans ses mains.

Des petits cercles enchevêtrés, dissymétriques, colorés comme des ballons traversent: les coins de ses yeux, escaladent les murs de son cerveau..., dégringolent sur les pentes de sa mémoire éclatée comme un mot en révolte, sa mémoire qui explose dans cette vallée de défaite plate comme des déboires et s'étendant au pied de ces stupides hauteurs montagneuses.

Il se mit à grossir, s'enflant, gonflant ses cellules sensibles et en multipliant les formes en une énorme bousculade. Etendant le bras dans un sombre-saut d'étranglé, il quêtait une issue vers l'air.

Il trouva la femme à son côté, engourdie, congelée comme une idée reçue et qui n'admet aucune discussion.

-Est-ce que je l'ai trouvée, mois, la solution?

- Il nous fait trouver quelque chose... je sens l'invasion de la vermine qui saccage mes narines, les crocs de la famine qui farfouillent dans mes tripes en quête de matières grasses en conserve. Je les sens monter vers mon cerveau... et endolorir ma raison par leur chatouillis...

... je veux me gratter le cerveau !...

Elle le regarda, lourdement..., comprit son mal... mais elle n'était plus capable de penser, aussi parla-t-elle point, quand la langue fut pierre.

Il sursauta: premier refus de l'impuissance !

Mû par un espoir gris-rouge, il appuya sa jambe gauche qui hésitait sur sa jambe droite et défaitiste. Comme une bouffée de chaleur, l'espoir fit remuer ses doigts de pied complètement gelés.

Il faillit tomber..., trembla..., pour enfin reprendre son équilibre.

Des orifices de sa gorge fusèrent des éclats de voix ramollis par la peur. Et s'élevèrent alors des petits ronds de hurlement qui, parvenus en haut, se transformèrent en cubes, puis s'étirèrent pour enfin se briser les uns contre les autres.

C'était comme autant de soucoupes en cuivre qui ne peuvent se rencontrer que pour s'entrechoquer et se repousser mutuellement, dans un grincement effroyable. Alors, il se précipita, galopant, véritable moteur échappé à la pression -atmosphérique et s'élançant vers une direction inconnue.

Il fit quelques pas très chauds pour parvenir au lit de son bébé, petite fille recroquevillée sur elle-même, tel un rêve immaculé veillé par un sourire de lait frais.

Il s'approcha de l'enfant..., l'effleura de ses doigts raides..., la toucha..., lui palpa la joue douce comme du fromage tendre.

Il apprécia ses petits doigts doux et somnolants, comme du beurre appétissant et chaud et qui fait remonter la salive refoulée à la bouche.

Il repensa au scorpions dans son ventre..., revit ces manteaux grossiers et noirs qui, tous les soirs, le brûlaient de leurs ailes épineuses.

Il se retourna et vit sa femme rendormie sous une véritable couche de glace, défaite gisant sur un lit d'épidémie.

Elle n'avait pas remarqué l'odeur de pain et de fromage..., ne s'était pas aperçu de la formidable splendeur du beurre appétis-

Il essaya de découvrir de haut son univers desséché et enfermé dans une longue boîte en plastic, mais les fenêtres closes de cette créature n'inspiraient que désolation et refus du dialogue.

Il passa sa paume rugueuse sur les bras crucifiés de la femme, puis sur ses jambes, sa poitrine, s'assurant à chaque attouchement de l'absence de celle qui l'avait abandonné au cours de cette nuit.

Il se pencha sur sa tête, observant les restes de l'air de son souffle : ça rentrait, ça s'arrêtait, ça hésitait puis ressortait en trébuchant, démons sardoniques, spectres infernaux et chuchotants qui se donnaient des bourrades en ricanant de l'effondrement de l'entreprise conjugale en perdition. .

Il approche les lèvres du réseau de son souffle, dans l'espoir d'en arracher quelques brins de chaleur qui chasseraient le gel. La chaleur se mit en boule, puis quitta le corps de la femme pour aller à la rencontre des deux fosses de son nez naïf comme les nouvelles prévues d'un bulletin d'information qui mâche et remâche sa propre moelle.

Embarrassé, il s'arrêta et demanda à ses pensées de faire également une pause. Que faire d'elle ? Il eut l'idée de lui extirper ce souffle hésitant et de l'adjoindre aux cellules de son propre cerveau parcouru de frissons. Ainsi il pourrait se protéger des nuits sauvages et grosses du mystère des spectres obscurs.

Les spectres avaient pris l'habitude de venir le visiter au milieu du tumulte de son lit engourdi. Ensemble ils dansaient au rythme de ses appréhensions et des soubresauts de son imagination malade qui errait dans les sentiers du regret, à la recherche de quelque issue... Il quêtait un aboutissement quelconque qui lui éviterait le dard de ces scorpions haineux qui se vengèrent un jour du malheureux Orion.

Il voulait en finir avec l'entortillement de cette vermine ondoyante qui lui baisait les lèvres et s'y appliquaient dans une atmosphère de poisse nauséuse et muette.

Dans ce moment d'effroi terrible il réveilla «la femme-spectre» qui était en train de se suicider auprès de lui. Il attira vers lui l'ensemble de ses os, la pressant contre sa poitrine dans un sursaut d'espoir chaud qui vagabondait sur les trottoirs de ses avenues cervicales. Elle entr'ouvrit des paupières lourdes comme un crime, et lui demanda comme du fond d'un puits tari :

- pourquoi tu ne me laisses pas en paix?
- j'ai faim... je n'en peux plus.
- Moi aussi je me suicide de faim.
- La solution? ... je veux une solution... une solution rapide.

sant, doré... Elle n'avait pas cherché à trouver une solution. Lui, évita de la réveiller à nouveau, de peur que, transformée en rival, elle ne voulût partager avec lui un plat qu'il n'avait découvert qu'après avoir enduré toutes les peines de la faim et juste avant que la vermine ne vînt à bout de ses provisions cervicales en état de décomposition.

Tournant le dos à sa femme, il souleva le bébé de lait, le fit tourner et le pressa contre lui à plusieurs reprises puis l'essora violemment d'un seul coup, brutal comme le désir et la mort. Goutte à goutte, la graisse tomba, corps gras étanchant la soif.

Il ouvrit la bouche toute grande, afin de ne perdre aucune goutte de cette matière nutritive dont se régalaient tous les coins et recoins de sa gueule béante dans une mortelle envie.

Graisse et chair dégoulinèrent, chassant de son ventre les morsures de la faim razziant ce cimetière où des éléphants dansaient autour d'un feu de plomb qui lui émiettait la peau des tripes et détruisait les pièces de rechange de son cerveau.

Il engloutit son beurre fromager dans l'état d'affolement d'un homme pourchassé par le spectre d'un crime demeuré impuni.

A la fin, il sentit la fatigue le gagner... S'apercevant alors qu'il avait trop mangé et lors même qu'il luttait contre la mort et les fantômes, il eut envie de s'endormir tranquillement, après les râles de ces longues nuits brûlantes.

Il leva la tête...

La miroir accroché au mur lui renvoya son visage. Des dégoulinis rouges s'étiraient sur son menton, coagulés..., descendaient doucement sur sa poitrine. Les miettes de chair fromagère lui collaient à la barbe et envahissaient ses joues, prenant la forme de véritables doigts qui s'allongeaient vers ses cils, pour s'y enfoncer et les arracher comme des plantes parasites et pour enfin planter leurs ongles dans le noir de ses yeux. Alors coula sur sa joue une bave couleur arc en ciel qui se mêla aux morceaux de viande fromagère qui se balançaient sur les pointes de son poil fourchu.

(Texte paru en arabe dans la revue «Quisas» (Nouvelles) n° 26 -

27, Tunis janvier avril 1973)
Traduction - Salah GARMADI

DANS LE MONDE DES LETTRES

Youssef Idriss, écrivain témoin de la crise actuelle de l'homme égyptien.

L'un des écrivains les plus controversés, mais aussi l'un des plus lus, rénovateur de la nouvelle arabe moderne, mais aussi, du théâtre égyptien, Youssef Idriss est le témoin inquiet, cynique, mais plein d'espoir pour l'avenir de la «crise actuelle de l'homme égyptien».

Son enfance dans le Delta, où il est né en 1927, lui a appris la misère des fellahs et ses études de médecine terminées en 1952 mais suivies de quatre ans d'exercice dans les quartiers populaires du Caire lui ont enseigné l'analyse des maux humains. A cela son expérience de Communiste (emprisonné de 1956 à 1958), puis de «marxiste indépendant», après qu'il ait quitté le parti, a ajouté un don de pénétrant critique social et politique. Trouvant la nouvelle et le théâtre arabes trop dépendants des modèles européens, il a forgé une langue littéraire nouvelle, puisant aux sources du folklore et de la «nokta», critique humoristique des mœurs ou de la politique qui, dit-il, «est une nouvelle à elle seule».

Il y a deux aspects fondamentaux dans l'œuvre d'Idriss, aspects que ses nouvelles et ses pièces réunissent en général tous deux: le marxiste qui décrit l'exploitation, la révolte et la sueur, et, le psychologue qui saisit, souvent parfaitement des sentiments «premiers» de l'homme: l'ennui, l'angoisse, la peur, le désir sexuel ou l'amertume. Tout cela sur un ton d'ironie féroce ou tendre, suivant le cas.

Dans son premier recueil de nouvelles, publié en 1954. «Les Nuits les moins chères», («Akhrass Layali»), il décrit un fellah qui, une fois éteinte la lampe du seul café du village où n'arrive pas encore l'électricité se retrouve dans la nuit avec son angoisse et son ennui : que peut-il faire ? A Her s'allonger dans sa mesure contre sa femme, pour chercher un peu de chaleur et engendrer un autre des innombrables enfants d'Egypte. De même, dans sa pièce «Le Roi du Coton» (1956) il dépeint l'amertume d'un fellah qui s'est échiné pour produire un peu de coton, acheté à bas prix par l'Etat. Pour toucher son maigre salaire, il est envoyé de bureau en bureau, la mort dans l'âme. Mais lorsque le feu se déclare dans l'entrepôt de «son» coton, il est le premier à se précipiter dans l'incendie pour l'éteindre. La peur c'est l'un des thèmes favo-

"ris d'Idriss (souvenir de prison ?) . Il la dépeint aussi en «chirurgie» dans la pièce «Moment critique». Cette peur est magistralement rendue, avec la même tendresse féroce dans la «long short story» : «Un homme et un taureau» (1962) qui, en 150 pages, décrit la sympathie qu'il a éprouvée dans une corrida pour un toréador face à la force brutale qu'est le taureau. Le dégoût: dans «Affaire d'honneur» («Hadessat Charaf») (1959) il met en scène une paysanne, si jolie que le village est persuadé qu'elle doit connaître un garçon. Son innocence est tuée par le «qu'en-dira-t-on» et la jeune fille dégoûtée pense qu'elle ferait bien, au moins, de commettre ce dont on l'accuse... «Al Haram» (Le Péché) 1958, renferme un très beau passage

de la révolte sobre, sans un mot, spontanée d'ouvriers agricoles déshérités, au cours des funérailles de l'une d'entre eux, morte pour cacher son «péché», alors qu'elle a été violée. Le sexe, qu'il me dit mettre «sur le même plan que la liberté ou la faim» est toujours présent chez Idriss, dont la critique à ce sujet est l'une des plus audacieuses et des plus constructives. Son dernier recueil de nouvelles «La maison de chair» («Beit Al Lahm») (1971), décrit, entre autres, avec une précision sobre et avec une grande vérité, la chambre unique d'une pauvre famille cairote: le mari de l'une des quatre sœurs qui vivent là avec leur mère reçoit sur sa paille chaque nuit dans l'obscurité, sans un mot, chacune des femmes de la maison. Sa dernière pièce, «Le troisième sexe» (1972) est une critique osée du concept égyptien de l'amour, sans opportunisme et sans «machisme» excessif.

Mais il faudrait s'arrêter sur d'autres excellentes pièces comme «Les Pauvres» (1965) «Comédie terrestre» (1967), «Les Planificateurs» (1969) ainsi que les nouvelles de recueils comme «La Faute» (1963) «La Langue des Aie-Aie» (1963). «Le Soldat noir» M 969) etc...

Analyste des petites gens, des fellahs, Youssef Idriss à bouleversé la nouvelle arabe moderne et en a fait une arme critique aussi intéressante que celle des meilleurs novellistes occidentaux.

ABDERRAHMAN AL-CHARQA WI le

plus jeune des <Vieux>écrivains égyptiens

Lorsque l'on pense à la littérature égyptienne moderne, trois noms viennent à l'esprit, Taha Hussein, Neguib Mahfouz et Ab-derrahman El-Charqawi. Ce dernier, sans doute est celui des trois qui est le plus lu hors d'Egypte, car son oeuvre, au puissant souffle populiste, a été traduite et appréciée dans toute l'Asie (de l'URSS à la Chine, de la Mongolie à l'Inde et en Asie centrale Soviétique) . A la tête de la spirituelle revue «Rosé el-Youssef» il déclare volontier que «le travail de journaliste et celui de l'écrivain sont liés, car ils doivent avoir en commun l'objectif de la libération nationale et celui de l'émancipation sociale».

Fils de paysans de la Ménéoufieh, son enfance et son métier de substitut de campagne (après des études de droit, terminées au Caire en 1943) lui ont ouvert les yeux sur l'immense misère des paysans et sur les injustices sociales criantes d'alors. En 1946, il est incarcéré pour «communisme». Mais Charqawi considère que, «s'il a des idées marxistes», par contre «il n'est pas un militant de parti politique».

Après-avoir écrit, en 1368, «Ai-Fellah», qui a connu un grand succès auprès du public, il a produit deux pièces de théâtre, dont l'une devait être portée sur la scène du Caire, sur Hussein, le grand martyr chiite qui, pour l'auteur, a été une sorte de «Che Guévara» justicialiste. Cette pièce présentée sous le titre «la Vengeance de Dieu», a été interdite par les autorités religieuse d'Al-Āzhar pour «propagande antireligieuse».

«Watani Akka» (Ma patrie, Saint Jean d'Acre»), qui répond à sa «Djamila», écrite et jouée pendant la guerre d'Algérie, montre la volonté de l'Auteur de dépasser la Vallée du Nil, dont il est le fils, pour chanter les autres luttes et les autres héroïsmes, cette fois en Palestine.

Charqawi prépare aussi une pièce sur l'invasion mongole d'Hou-lagou, symbole de l'agression perpétuelle du Levant et de l'Égypte par des envahisseurs «toujours venus de l'Est» (l'allusion contemporaine est lumineuse).

S'il écrit ses pièces en vers, il utilise, par contre, beaucoup le dialectal dans ses romans, véritables anthologies régionalistes dont le plus célèbre est inconstablement «La Terre», «Al-Ard», splendidement porté à l'écran par Youssef Chahine. Son prochain roman sera une critique acerbe de l'intelligentsia cairote et sa «fellah-patrie» souvent paternaliste et dédaigneuse.

Proche des grands romanciers russes, (*) Charqawi est le chantre par excellence du paysan d'Égypte et de son rapport quasi-amoureux avec sa terre. Complétant admirablement Naguib Ma-fouz, romancier du petit peuple, urbain de la Ville par excellence, le Caire, ce géant de la littérature égyptienne devrait être rapidement mis à la portée du public francophone.

(*) Un essai de traduction de Charqawi a été entrepris dans le Tome I de l'Anthologie de la littérature arabe contemporaine, par Raoul et Laurà Makarius (Le Seuil, 1965) .

Un autre a été entrepris par Vincent Monteil dans son «.Anthologie bilingue de la littérature arabe contemporaine», Beyrouth, Librairie orientale, 1963,

poètes hongrois